

« Je désire une Église pauvre pour les pauvres... Nous sommes appelés à découvrir le Christ en eux, à prêter notre voix à leurs causes, mais aussi à être leurs amis, à les écouter, à les comprendre et à accueillir la mystérieuse sagesse que Dieu veut nous communiquer à travers eux. »

François, *La joie de l'Évangile* (EG), n° 198.

L. A. C. - n° 276
QUAND LA VIE SE FAIT PRÉCAIRE
2014

QUAND LA VIE SE FAIT PRÉCAIRE

Terrains d'émergence de la précarité
Vies ordinaires, Vies précaires
S'associer avec les pauvres

ÉDITORIAL	
Pierre GERMAIN	1
LA PRÉCARITÉ - SES TERRAINS D'ÉMERGENCE	
Pierre GERMAIN	3
AUXILIAIRES DE VIE	
Laurentine et Edwige	15
CETTE CRISE NOUS REND RÉSISTANTS	
Michel BESSE	21
DERRIÈRE LES GRILLES, À FLEURY-MÉROGIS	
Pierrick LEMAITRE	25
OUVRIERS AGRICOLES EN CDD	
Jean-Yves CONSTANTIN	29
LA PAUSE DU PONT	
Françoise LECLERC du SABLON	35
LE POIDS DE L'ÉCHEC SCOLAIRE	
Nicolas RENARD	41
LE MICRO CRÉDIT : OUTIL POUR FAIRE FACE À LA PRÉCARITÉ ?	
Bernadette CAFFIER	47
S'ASSOCIER AVEC LES PAUVRES	
Marie-Agnès FONTANIER	51
VIVRE ENSEMBLE : QUAND LA PAROLE DES PLUS PAUVRES DÉPLACE LA PERSPECTIVE...	
Laure BLANCHON	59
L'IMPRÉVU DE LA VIE	
Michel GENDRONNEAU	67
PETITES VISITES AUPRÈS DE VEUVES DANS LA BIBLE	
Pierre CHAMARD-BOIS	71
Resonances : Les pauvres, rencontre du vrai Dieu	
Dominique FONTAINE	79
Un livre, un auteur : "Vies ordinaires, vies précaires"	
Nicolas RENARD	83

Communauté Mission de France

La "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : www.mission-de-france.com

Directeur gérant	: Arnaud FAVART
Responsable	: Nicolas RENARD
Comité de rédaction	: Pierre CHAMARD-BOIS, Dominique DEVISSE, Arnaud FAVART, Pierre GERMAIN, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Yves PETITON, Marie-Odile PONTIER, Nicolas RENARD
Maquettiste	: Arnaud TOMASSO
Relecture	: Michel GROLLEAUD
Abonnements	: Secrétariat (Sonia VILLAUME)
Photos	: Communauté Mission de France

Abonnements (5 numéros par an) France et étranger : Abonnement ordinaire : 35 € – Abonnement de soutien : 40 €
Le numéro : 8,00 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,60 €.



« Quand la vie devient précaire »... Une situation précaire désigne de prime abord un état provisoire qui n'est pas destiné à durer. Et pourtant, le plus souvent, aujourd'hui, la précarité est devenue synonyme d'une situation durable où sont enfermées nombre de personnes, comme dans un SAS qui conduit à l'exclusion et à la pauvreté, et non vers le retour à une sociabilité normale.

Il n'est pas inutile donc, de commencer ce numéro par une approche générale de la précarité et de son émergence sur de nombreux terrains. C'est ce que j'ai tenté à partir des données éparses disponibles sur internet.

Ensuite, nous irons à la rencontre de ceux qui vivent cette « galère » en tentant de recueillir au plus près l'expression des intéressés. Ce sont les témoignages d'auxiliaires de vie ou d'autres personnes collectés par M-A. Fontanier. Un petit flash également sur ce qui est vécu à l'international, dans une région traversée actuellement par un grave conflit, la Centrafrique.

Et puis, il y a aussi tous ces témoignages qui disent les différents chemins d'un accompagnement à leur côté : Pierrick Lemaître avec les détenus qu'il rencontre à Fleury-Mérogis ; Jean-Yves Constantin avec les travailleurs précaires dans les Bouches-du-Rhône, Françoise Leclerc dans un cadre associatif, Nicolas Renard qui rappelle les conséquences du décrochage scolaire, et enfin Bernadette Caffier qui anime un réseau de micro-crédit en Argentine.

Mais c'est aussi le chemin du Secours catholique qu'évoque Marie-Agnès Fontanier. Elle montre comment a évolué cette organisation dans sa relation avec les personnes en précarité dans la ligne des options prises lors du rassemblement Diaconia 2013.

Alors, avec cette foison d'expressions des intéressés, et avec les tentatives menées ici et là pour accompagner ces gens en galère, nous pouvons essayer de baliser quelques chemins, quelques itinéraires pour sortir avec eux de cette prison que peut devenir la précarité.

La réflexion théologique que nous propose Laure Blanchon, enseignante en théologie au centre Sèvres, est un peu comme une pierre d'angle pour cette construction.

Comme en illustration, l'expérience spirituelle que nous livre Michel Gendronneau, qui s'est risqué à vivre, tout un temps, comme un SDF au milieu des autres SDF, nous rappelle que le précaire est aussi celui qui attend tout de la prière (precare = prier) avec son Dieu, et du regard des autres sur lui.

Pierre Chamard-Bois développe la figure de la « veuve » dans la Bible, figure de précarité par excellence.

En écho à cette réflexion, Dominique Fontaine nous livre quelques textes de J. Wresinski, grand témoin et apôtre auprès des précaires de notre temps.

Et Nicolas Renard de rappeler à travers la recension du livre de Guillaume Durand « Vies ordinaires, vies précaires » que ce « prendre soin » est une obligation qui s'impose à tout citoyen et a fortiori à ceux qui sont en responsabilité politique.

Pierre Germain

PROCHAINS THÈMES :

n° 277 Université d'été

n° 278 Liturgie et Mission

La précarité. Ses terrains d'émergence.

Par **Pierre Germain**



Pierre est prêtre ouvrier retraité, membre de la Mission de France dans l'équipe d'Evry.

Définition de la précarité

Il faudrait un long développement préalable pour conclure sur une proposition de définition de la précarité. Ces préalables étant hors de portée dans le cadre de cette revue, nous proposerons d'emblée une définition, celle de Joseph Wresinski dans *Grande pauvreté et précarité économique et sociale* (Paris, Journal officiel, 1987, p. 14).

« La précarité est l'absence d'une ou plusieurs des sécurités permettant aux personnes et aux familles d'assumer leurs responsabilités élémentaires et de jouir de leurs droits fondamentaux. L'insécurité qui en résulte peut être plus ou moins étendue et avoir des conséquences

plus ou moins graves et définitives. Elle conduit le plus souvent à la grande pauvreté quand elle affecte plusieurs domaines de l'existence, qu'elle tend à se prolonger dans le temps et devient persistante, qu'elle compromet gravement les chances de reconquérir ses droits et de réassumer ses responsabilités par soi-même dans un avenir prévisible. »

Les sécurités dont il est question peuvent être réparties en six domaines : le travail, les revenus, le logement, la santé, l'accès à la formation, les liens familiaux et sociaux.

1 – Le Travail

A – L'évolution du contexte général de l'emploi

La société salariale, avec l'ensemble de son système de protections sociales et d'assurances (chômage, maladie, accident, vieillesse, etc.) est un système censé garantir à chacun des protections minimales en cas d'accident de parcours. Cette organisation (salarial) connaîtra son

apogée au cours des « trente glorieuses »¹. On a pu penser que seules les personnes inaptes au travail pouvaient se trouver encore dans le besoin. Elles étaient alors prises en charge par le système d'assurance comme cela s'est organisé avec la construction progressive d'un véritable statut social pour les personnes handicapées. Les évolutions des dernières décennies remettent en question cette idéologie et notamment les évolutions rencontrées dans la sphère du travail.

On peut les présenter sous trois axes :

- la montée du chômage et notamment d'un chômage de longue durée ;
 - les difficultés pour les jeunes à accéder à un premier emploi ;
 - la précarisation de l'emploi lui-même, avec le développement des contrats à durée déterminée et des contrats à temps partiel.
- Ainsi, les parcours professionnels et les formes d'emploi s'éloignent de plus en plus de

1. Période allant de l'après-guerre (1945) au premier choc pétrolier (1973) ; c'est une période de prospérité économique.

l'emploi en contrat à durée indéterminée et à plein temps, qui constituait jusqu'ici la norme de référence.

À titre de rappel ² :

- en France, le nombre de salariés en CDD est estimé à 20 % ;
- le nombre d'intérimaires à 6 % ;
- le nombre de contrats à temps partiel à 18,6 %.

B – La situation des salariés pendant leur emploi

Quelle que soit la qualité de cet emploi, sa perte représente un handicap :

- par la perte du lien social, et son corollaire valorisant qu'est le sentiment d'utilité sociale ;
- par l'effritement des droits sociaux acquis (complémentaire santé, hier souvent prise en charge par l'employeur et obligatoire maintenant ; perte de droits à la retraite complémen-

taire dans le privé) ;

- par la diminution du niveau des ressources disponibles (allocation chômage) que cache souvent, dans un premier temps, le bénéfice des indemnités de licenciements.

Le nombre de demandeurs d'emploi à la suite d'un licenciement (économique ou pour raison personnelle) est estimé à 700 000.

C – La situation particulière de ceux qui sont en demande de premier emploi

Les demandeurs d'un premier emploi sont ceux qui sortent du système scolaire et qui s'inscrivent à Pôle Emploi. On estime à moins de 10 % du total (800 000 par an) le nombre de jeunes sortant du cursus scolaire et s'inscrivant à Pôle Emploi.

Ce sont aussi les primo-arrivants sur le marché du travail, et parmi ceux-ci, les postulants au bénéfice d'une immigration légale (estimés à 200 000 par an) venant notamment de pays de l'Union Européenne.

² . Source : enquête CREDOC 2012. Et voir les articles sur le sujet dans la LAC n° 272 de nov.-déc. 2013, notamment celui de Denis Clerc, d'Alternatives économiques, p. 7-12.

L'inscription de ces populations à Pôle Emploi, représente, par contre, pour eux, un levier intégrateur.

2 – Les revenus et la pauvreté

A – La définition de la pauvreté en fonction d'un seuil

Un individu (ou un ménage) est considéré comme pauvre quand son niveau de vie est inférieur au seuil de pauvreté. Ce seuil est fixé habituellement à 50 % du niveau de vie médian en France, tandis qu'Eurostat (organisme européen) privilégie le seuil de 60 %. Le niveau de vie médian coupe la population en deux : autant gagne moins, autant gagne davantage³.

Définir la pauvreté est toujours une question de normes, une construction statistique.

L'écart entre les seuils de 50 % (733 euros en France en 2006) et 60 % (880 euros en France en 2006) n'est pas considérable en terme monétaire, mais le taux de pauvreté va du simple au

double selon que l'on utilise la première ou la seconde définition.

Selon la définition de la pauvreté en vigueur⁴, la France comptait en 2005 entre 3,7 (< 50 % du revenu médian) et 7,1 millions de personnes pauvres (< 60 % du revenu médian). En 2006, les chiffres sont respectivement de 4,2 millions et de 7,9 millions de personnes pauvres.

En 2011, 8,7 millions de personnes (soit 14,3 % de la population) vivent en dessous du seuil de pauvreté (< 60 % du revenu médian, soit moins de 977 €/mois). La moitié de ces personnes ont un niveau de vie inférieur à 780 €/mois.

Son évolution : La pauvreté a baissé des années 70 au milieu des années 90. Cette baisse était essentiellement liée à l'augmentation de revenus des retraités et des personnes âgées (en lien direct avec l'instauration du minimum vieillesse). Depuis, le niveau de pauvreté a sensiblement repris sa progression, lente mais constante.

Mais surtout la pauvreté change de visage, en frappant davantage les jeunes, une partie

3. Il faut différencier niveau de vie médian et niveau de vie moyen. Ainsi, pour une distribution de salaires, la médiane est le salaire au-dessous duquel se situent 50 % des salariés. C'est de manière équivalente le salaire au-dessus duquel se situent 50 % des salariés. Cf. Comité de Santé Publique, Actualité et dossier en santé publique, n° 5, sept. 1995.

4. des données chiffrées qui suivent : Observatoire des inégalités.

des salariés les plus précaires et surtout les chômeurs mal indemnisés.

Au niveau mondial : Le nombre de personnes, dans le monde, vivant sous le seuil d'extrême pauvreté (moins de 1,25 \$/jour) s'est réduit de 1,9 milliard en 1981, à 1,3 milliard en 2008. Cela représente encore près d'un quart des habitants de la planète. Un habitant des USA vit en moyenne avec 42 000 \$/mois, un Éthiopien avec 980 \$/mois.

*B – La pauvreté selon les minima sociaux*⁵

Près de 3,7 millions de personnes sont allocataires de minima sociaux et plus de 6 millions en vivent (allocataires du RSA, de l'allocation adultes handicapés, du minimum vieillesse).

Près de 1,8 millions de personnes percevaient, en décembre 2013, le RSA-socle. Pour mémoire, il est, au 01/01/14, de 499 €/mois pour une personne seule, de 1049 €/mois pour un couple avec deux enfants.

C – La pauvreté laborieuse et la grande pauvreté

À ces différentes approches de la pauvreté (monétaire et administrative), on ajoute aujourd'hui la notion de pauvreté laborieuse : il s'agit de personnes ou de familles dont les revenus du travail ne permettent pas — ou permettent très difficilement — de vivre dignement. On estime le nombre de « travailleurs pauvres » (qui ne sont pas des chômeurs) à 3 200 000 personnes. Ces personnes travaillent pour un salaire inférieur au SMIC, pour l'essentiel du fait du temps partiel et/ou des contrats précaires (CDD, intérim...). La grande pauvreté est définie par l'Insee comme l'état d'un foyer dont le revenu est inférieur ou égal à un tiers du revenu médian.

D – L'extrême pauvreté

On ne dispose pas vraiment de définition de l'extrême pauvreté bien que ce vocabulaire soit régulièrement utilisé.

5. Observatoire des inégalités.

3 – Le logement

A – Le contexte général

Le 19^e rapport de la Fondation de l'abbé Pierre, "L'état du mal-logement en France", de janvier 2014, commence ainsi : « L'emploi et le logement constituent les deux préoccupations majeures de nos concitoyens. » Ce sont deux sources d'inquiétude qui sont étroitement liées dans la vie quotidienne :

- par l'insuffisance et l'instabilité des revenus liées au développement des formes précaires d'emploi (CDD et intérimaires). Comme nous l'avons pointé plus haut, 26 % de la population active est concernée ; mais près de 50 % dans la catégorie des moins de 25 ans ⁶.
- par l'augmentation régulière du coût du logement (intégrant les dépenses d'énergie) depuis les années 1960, et représentant en moyenne aujourd'hui 25 % des ressources du ménage.

Ce pourcentage peut aller jusqu'à 50 % pour les ménages aux revenus modestes, locataires dans le privé, et cela bien sûr au détriment des autres postes de consommation ⁷.

- par l'insuffisance des possibilités de logement en HLM pour l'accueil des ménages modestes. L'offre des logements sociaux est loin de répondre à l'ampleur des besoins : 450 000 logements type HLM sont attribués chaque année et 1,7 millions de demandeurs sont en attente ⁸.

- par l'inadéquation entre les offres du marché et la demande solvable qui reste importante, même si les aides personnelles au logement viennent la compenser en partie : 17 milliards d'euros par an pour 6 millions de ménages (soit près d'un ménage sur cinq et d'un locataire sur deux) ⁹.

- Par l'inadéquation encore plus forte dans le registre des structures d'hébergement d'urgence.

6. L'état du mal-logement en France, op. cit., p. 11.

7. Ibid., p. 32.

8. Ibid., p. 35.

9. Id.

B – Le mal-logement en chiffres ¹⁰

Personnes privées de domicile personnel :	693 978
- dont sans domicile fixe	141 500
- dont résidence principale en chambre d'hôtel	38 000
- dont habitat de fortune (cabane, construction provisoire, camping permanent, mobil-home)	85 000
- dont personnes hébergées chez des tiers	411 000
Personnes vivant dans des conditions de logement difficiles :	2 778 000
- liées au manque de confort	2 123 000
- liées au surpeuplement	800 000
Gens du voyage n'ayant pas accès aux aires d'accueil aménagées :	52 448

Retenons de ce tableau que 3,5 millions de personnes sont concernées par le mal-logement, 2 778 000 au titre des conditions de logement difficiles. 694 000 n'ont pas de domicile fixe.

4 – La santé**A – L'émergence du lien précarité-santé dans le droit français**

En 1987, l'année de la publication du rapport de Joseph Wresinski sur la précarité économique et sociale, en paraît un autre, le rapport Revol-Sthrol sur l'accès aux soins des personnes en situation de précarité, concluant à la nécessité de lutter contre l'exclusion des précaires du système de santé. En 1994, le Haut Comité de la Santé Publique (HCSP) met en évidence les inégalités sociales en matière de santé. Il est banal de nos jours de constater que les soins de santé dentaires, par exemple, sont souvent remis à plus tard, en raison de leur coût et par défaut d'une prise en charge suffisante par une assurance complémentaire à la Sécurité Sociale.

10. Source : L'état du mal-logement en France, op. cit.

En 2009, une loi portant réforme de l'Hôpital et relative aux Patients, à la Santé et aux Territoires (HPST) reprise dans les articles L 1431 2 et L 1434 4 du code de la Santé Publique, vise « à assurer l'accès aux soins de santé et aux services psychosociaux des personnes en situation de précarité et d'exclusion ». Ainsi sont mises en place, par exemple, des prestations spécifiques, les PASS (Permanences d'Accès aux Soins de Santé) et les réseaux de soins.

B – Des pathologies médicales spécifiques

La santé, ce n'est pas seulement les soins. Vivre dans la pauvreté, c'est vivre dans les soucis. Quand tout manque, les parents se sentent humiliés. De plus, la pauvreté attaque la santé : le bruit, la pollution, les mauvais logements, l'humidité, l'inquiétude, ça use le corps et l'esprit ¹¹.

De mauvaises conditions de vie (logements vétustes voire insalubres, malnutrition, mauvaise

hygiène, climat affectif délétère, insécurité, dégradation de l'image de soi...) influent sur l'état de santé. À cela s'ajoutent les rapports au système de soins et de protection sociale qui ne sont pas toujours présents.

Dans les liens entre santé et précarité, on peut donc souligner le poids de certains facteurs dont les effets, dans la durée, représentent toujours un risque pour la santé. Quelques exemples :

- les formes de précarité économique, sociale et familiale ;
- l'impossibilité de trouver ou de retrouver un emploi ;
- des formes de travail déqualifié, pénible ou dangereux ;
- le développement massif d'un mal-être de société, qui projeté dans l'univers social, ou vécu dans la solitude, conduit à une progression visible de la souffrance psychique.

11. Colloque de l'OMS à Bruxelles, 1993.

La véritable médecine, toujours selon la tradition hippocratique, commence avec la connaissance des maladies invisibles, c'est-à-dire des faits dont le malade ne parle pas, qu'il n'en ait pas conscience ou qu'il oublie de les livrer ¹².

C – La criante malnutrition dans le monde

Chaque année, la malnutrition tue 3,5 millions d'enfants de moins de 5 ans dans le monde. Elle est la source de 11 % des maladies. 25 000 personnes meurent chaque jour de faim. Près d'un milliard de personnes souffrent de malnutrition. 65 % d'entre elles vivent dans sept pays : l'Inde, la Chine, la RDC, le Bangladesh, l'Indonésie, le Pakistan et l'Éthiopie ¹³.

5 – L'accès à la formation

Du fait de leur handicap, les illettrés (n'ayant pas la maîtrise de la lecture ni de l'écriture)

sont dans l'incapacité d'exercer leurs droits et leurs devoirs ; de ce fait, il existe une forte corrélation entre l'illettrisme et la précarité. Dans le monde, 875 millions d'adultes sont illettrés, dont environ deux tiers de femmes. Plus de 113 millions d'enfants sont exclus de l'école, dont deux tiers de filles ¹⁴.

En France, la population illettrée est de 11 % chez les hommes et de 8 % chez les femmes. Le simple fait d'être illettré double les risques de se retrouver sans emploi. 500 000 chômeurs sont illettrés. 26 % des bénéficiaires du RSA sont illettrés mais ils ne représentent que 5 % des chômeurs. 57 % des personnes illettrées ont un emploi, mais souvent dans des secteurs peu qualifiés et surtout réputés mal payés. L'aide à la scolarité de leurs enfants se trouve lourdement pénalisée ¹⁵.

6 – Les liens familiaux et sociaux

Sans établir d'équivalences simplistes, il y a

12. Bourdieu, Pierre (Dir.), *La misère du monde*, Le Seuil, p. 942. (6 Haut Comit de Sant Publique.)

13. Source : *Global Alliance for Improved Nutrition*.

14. Source : UNESCO.

15. Source : Agence nationale de lutte contre l'illettrisme.

pourtant des corrélations qui donnent à penser.

A – Le statut familial

En 2011, le nombre de mariages était de 241 000 et le nombre de divorces de 132 799, soit plus de 55 %. 1,6 million d'enfants vivent dans une famille recomposée. Une famille sur cinq est monoparentale, la mère dans 85 % des cas. Leur taux de pauvreté est 2,5 fois plus élevé que celui de l'ensemble des familles ¹⁶.

B – Le décrochage scolaire

200 000 jeunes par an sont en décrochage scolaire, soit un sur quatre. Pour 48 % d'entre eux, le père est ouvrier. Un quart des jeunes inscrits en 6ème en 1995 ont décroché du système scolaire par la suite. 40 000 quittent le système scolaire chaque année sans aucune qualification ou avec, au mieux, le brevet des collèges, et 140 000 sont sans diplôme.

C – Les détenus

Un quart des détenus a quitté l'école avant 16 ans et les trois quarts avant 18 ans ¹⁷.

En conclusion

Si la précarité a longtemps été considérée comme un phénomène marginal et a souvent été confondue avec l'exclusion ou la grande pauvreté, elle a atteint une telle ampleur qu'elle touche aujourd'hui, directement ou indirectement, une partie de la population française qui va bien au-delà des plus défavorisés.

Entre l'intégration totale et l'exclusion complète, il existe des situations bien différentes. En parlant des exclus, on risque d'uniformiser une représentation de l'exclusion. Par exemple, entre le chômeur de longue durée de plus de cinquante ans et la femme seule avec enfant qui travaille à temps partiel, il n'y a pas d'amalgame possible.

Le précaire désigne ce qui n'est pas fait pour durer. C'est bien cette dimension d'instabilité

16. Sources : Insee et Onpes (Observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale).

17. Source : Observatoire des inégalités.

qui caractérise les parcours des personnes en situation d'exclusion, dans une société où le niveau de vie de la population globale a progressé comme jamais auparavant.

Ne voir et ne vouloir traiter que l'exclusion et la grande pauvreté revient à occulter le fait que

la précarité est la traduction d'un renforcement des inégalités sociales qui est devenu en quelques années le problème le plus considérable que la société française ait eu à affronter depuis longtemps. Ses causes et ses effets vont bien au-delà de la population visible des exclus ¹⁸.

18. Haut Comité de Santé Publique.

Parole de vie

Par Marie-Josée

« Parole de vie » est une émission diffusée sur les ondes de RCF-Méditerranée. L'émission accueille des personnes blessées par la vie, en situation d'exclusion, d'humiliation, de fragilité, de non-droit. Le texte ci-dessous est le décryptage par Laure Blanchon d'une de ces émissions, un peu remanié et coupé (par Marie-Agnès Fontanier) pour faciliter la lecture.

Marie-Josée

Je suis du Nord, mais j'ai vécu à peu près dix ans à St Raphaël. Je suis une enfant de l'assistance publique, et la vie est déjà plus difficile parce qu'on n'a personne sur qui s'appuyer. D'un seul coup, à vingt-et-un ans, on se retrouve quand même seule avec ses valises et personne sur qui s'appuyer. Ma vie a vraiment été sectionnée, j'ai eu plusieurs vies. À vingt-et-un ans je me suis retrouvée vraiment sans travail, sans rien. J'ai demandé à une amie si elle pouvait m'héberger deux ou trois jours. Et après elle m'a fait entrer dans l'administration, mais je ne savais ni taper à la machine, ni classer les papiers, rien du tout, et les assistantes sociales ont dit : « On va quand même l'embaucher. » Et je trouve qu'il y a quand même un bon Dieu au-dessus de ma tête parce qu'avant, j'avais été bonne à tout faire et rentrer dans l'administration, ce n'était pas du tout ce que j'aurais pensé faire.

Au bout de quatre ans, j'ai eu un enfant. Lorsque j'ai été enceinte, j'ai dit : « Est-ce que je vais garder mon enfant ? » J'ai dit non, je n'ai pas le droit de perdre une vie, je vais le garder. Je savais que de toute façon, j'allais retourner dans des foyers pour mères célibataires. Ma fille a trente ans. Elle n'était pas en très bonne santé, il a fallu que je la mette à la campagne dans l'Essonne. Moi j'étais à la Courneuve, ça faisait vraiment des allers-retours épouvantables. Je me suis retrouvée dans le Sud en caravane l'hiver où les mimosas ont gelé, où il y a eu de la neige pour la première fois. C'était une année très, très froide. J'allais chercher de l'alimentation à droite à gauche. Mon concubin avait trouvé du travail, donc il était parti avec ma fille qui avait voulu l'accompagner parce que lui, il avait du travail. J'étais restée dans la caravane sans eau, sans électricité, et j'allais accompagner mon fils à l'école. Je suis allée voir les assistantes sociales pour un appartement mais comme je n'avais ni travail, ni fiches de paie, ni rien du tout, il n'était pas question que j'aie un HLM. Je me voyais mal partie avec mon fils, et je me disais : « ma parole, on va me l'enlever ». On se chauffait à la lampe à pétrole, on mangeait pas mal de bouillons cube, et vraiment on n'avait plus rien. Alors je réfléchissais comment on pouvait faire avant qu'on m'enlève mon fils.

Auxiliaires de vie

Par **Laurentine et Edwige**

Laurentine et Edwige sont salariées de structures d'aide à domicile en région parisienne.

Quel est votre quotidien ?

Edwige : Chez Mme E., quand j'arrive, on prend le petit déjeuner ensemble. Elle l'a préparé à l'avance, puis je lui fais sa toilette. J'étais la première à le faire, elle appréhendait beaucoup. Mais finalement, elle m'aime bien, je lui passe des crèmes, elle a de l'eczéma lié à l'angoisse. On parle, cela se passe bien avec elle. Elle m'a demandé d'être un des contacts pour la téléalarme, c'est en dehors de mon travail. Je lui ai rendu visite quand elle a été hospitalisée. Une autre est très coquette, je l'aide à la toilette et je la maquille. Elle aime bien. Parfois elle a des crises d'angoisse et je la calme. Elle me fait des confidences pendant la douche.

Laurentine : Je travaille chez une dame depuis deux ans et demi. Cela me fait mal de voir quelqu'un souffrir, je lui fais des massages pour la respiration, le cœur. Elle faisait ses besoins partout, sur son fauteuil et du fauteuil aux toilettes. Je devais ramasser, elle me regardait faire, elle était contente. Elle le faisait pour me voir nettoyer après. Après deux ans, je suis partie en vacances et au retour, comme j'ai vu qu'elle ne l'avait pas fait avec la remplaçante, j'ai mis le holà. Elle ne veut pas faire sa toilette et ne veut pas que je la fasse. Parfois, quand j'arrive et que je parle de faire la toilette, elle va très vite dans la salle de bain et se change en disant que c'est fait. Parfois, quand je passe ma main entre ses plis, je la retire pleine de crasse. Mais elle ne veut pas qu'on utilise des gants pour la toilette. Elle pèse 150 kg. Je fais 4 machines par jour chez elle. Je sors les poubelles tous les jours, je fais le ménage tous les jours. Elle reçoit ses copines l'après-midi, qui viennent boire, fumer. C'est sale partout après. On ne peut pas laisser ça comme ça, je lave tout au vinaigre. C'est plein de cafards chez elle malgré la désinfection. J'en

ai aussi ramené chez moi, tellement il y en a, dans le lit, dans toutes les pièces, tellement c'est sale. Pendant longtemps, j'ai fait de grands ménages ; maintenant, en accord avec la gouvernante, je fais juste le ménage courant.

E : Je vais chez Mme G. 4 heures par jour. Elle est très dépendante, sous oxygène, et ne se lève pas car elle a peur de tomber. C'est toujours un problème pour se laver ; quand je veux le faire, elle me dit : « Moi tu me commanderas pas, tes mamies, tu peux peut-être les commander, mais pas moi. » Elle ne veut pas qu'on touche à ses cheveux ou à ses bras. Parfois je ne peux faire que le minimum. Si je ne prenais pas l'initiative, elle ne se laverait jamais, sauf à l'endroit des protections, parce qu'elle est consciente des risques. Je la lave dans le lit, elle ne veut pas qu'on baisse la barrière, mais c'est moins pratique pour moi. Elle ne veut pas que je passe l'aspirateur, que je mette de l'ordre dans l'appartement, car cela fait du bruit. Je la tutoie, à sa demande, depuis le début. La première fois, c'était pour me mettre en

confiance, mais en fait, ça lui permet de faire ce qu'elle ne devrait pas, comme si on était proches, elle se permet tout. Souvent, ce sont des insultes : « abrutie, pauvre conne, ta gueule, grosse noire, pute ». Je ne les prends pas pour moi, je lui réponds : « C'est comme ça que tu me traites ! » Mais deux minutes après, ça peut reprendre. Souvent je suis énervée, je me suis demandée si je n'allais pas arrêter. Elle est tellement méchante que j'en ai pleuré plusieurs fois. Enfin elle n'est pas vraiment méchante, mais elle a des paroles dures. Elle m'énervé tellement que ça me fait couler des larmes. Elle est très dépendante, elle ne se rend pas compte de ce besoin qu'elle a d'avoir des gens. Elle aime bien écraser les autres, c'est une manière de gérer son angoisse, sa dépendance. Elle croit commander, mais elle se laisse aller, elle se laisse mourir.

Malgré tout, vous gardez des liens avec ces personnes qui vous font la vie dure...

L : Quand je lui ai acheté une cafetière pour son anniversaire, elle ne m'a pas remerciée,

mais s'est plainte que la société d'aide à domicile n'offre rien pour ces occasions ! Elle va souvent à l'hôpital, on lui ponctionne de l'eau tous les lundis, et elle est hospitalisée dès qu'elle a un petit souci. C'est moi qu'on prévient, puis j'appelle ses enfants. Ses enfants ne viennent pas la voir quand elle est à l'hôpital. Moi j'y vais à chaque fois, je lui apporte des oranges, je passe du temps avec elle.

E : Quand Mme G est revenue de l'hôpital, j'y suis allée plusieurs fois avant que le financement soit acquis, tous les week-ends, sans être payée. Je l'ai fait parce je voyais qu'elle avait besoin, par exemple de changer ses protections, sinon elle les gardait du vendredi au lundi. Et si elle ne va pas bien, qu'elle doit être hospitalisée, je serai pénalisée. C'est par négligence qu'elle n'a pas eu ses heures, elle n'a pas voulu faire les démarches. C'est parce que mon employeur a dit que je faisais du bénévolat que ça s'est mis en route. Elle m'avait demandé mon numéro de téléphone, qu'on peut donner en cas d'absence, ou de souci... mais

elle l'a utilisé à d'autres fins. Elle m'a appelée plusieurs fois pour parler quand la présence de son fils lui pesait. J'y vais parfois le week-end, bénévolement, parce personne d'autre n'a accepté d'y aller, pour lui donner à manger et faire un peu de toilette, sinon elle reste sans manger ni être changée.

Qu'est-ce qui vous fait tenir dans ces situations dures ?

L : Je vais aider des personnes qui se battent : une petite fille handicapée qui fait plein d'efforts pour marcher, qui en est fatiguée, mais qui a la volonté de le faire, qui veut y arriver ; une autre dame qui se force à manger, à faire sa toilette toute seule. Pour celle qui est dure avec moi, il y a tout chez elle, la Sainte Vierge, la crèche, j'achète des bougies pour elle à l'église. Elle est comme ça, elle a mauvais cœur. Quand quelqu'un me fait mal, je suis en tristesse, mais je prie, je médite, je prends du recul. L'homme est l'homme, Dieu est Dieu. J'ai les poignets déformés à force de travailler. J'aime bien tra-

vailer, mais elle me tue à petit feu. Ma petite-fille de sept ans vient parfois avec moi, quand personne ne peut la garder, elle fait des dessins pour cette dame, et on prie ensemble pour elle.

E : Je fais ce métier depuis dix ans, depuis que je suis en France. Si je l'aimais pas, je n'aurais pas continué. J'aime le contact avec les gens, j'aime bien les gens, leur rendre service. Parfois je fais des choses, même s'ils ne me le demandent pas. J'ai commencé chez des particuliers, je faisais des remplacements de copines pendant leurs vacances. J'envisage de devenir aide-soignante, pour travailler à domicile, plutôt que dans des structures où ça va trop vite. À domicile, on prend son temps, on s'occupe bien de la personne. Être aide-soignante, ce serait être mieux reconnue, avoir une qualification, et le revenu correspondant.

Quelles sont vos conditions de travail ?

E : Je vais chez quatre personnes différentes dans ma ville, dont une chez qui je travaille

quatre heures par jour. Je ne travaille pas à temps complet mais je suis prise toute la journée, de 8h à 20h 30, à cause des horaires demandés par les personnes et des déplacements.

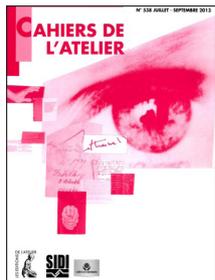
L : Tous les soirs, je reviens vers 21h 30 ou 21h 40 chez moi. J'avais même une prestation chez une dame de 21h 30 à 23h. Il m'est arrivé d'y rester jusqu'à minuit. Je rentre à pied parce qu'il n'y a plus de bus. J'ai fait ça pendant deux ans tous les jours. Il me fallait ce contrat, j'en avais besoin pour vivre.

E : Chez nous, ce sont les heures travaillées qui sont payées. Quand une personne est hospitalisée, on ne sait pas pour combien de temps, on n'a plus cette prestation. Et si on en accepte une autre à la place, elle n'est pas toujours équi-

valente en temps, et donc moins payée. Et lorsque la première revient, les horaires ne correspondent pas forcément et la personne malade est aussi pénalisée, car elle s'est habituée à nous. Depuis le mois de mai 2014, on a des congés payés, le système a changé. Les coordinatrices de la structure font la correspondance entre les demandes et les offres. On peut refuser une proposition, si elle est trop loin par exemple, mais on risque de ne pas avoir assez d'heures. On les appelle quand on a un souci, qu'il s'est passé quelque chose de grave, qu'on veut arrêter, mais pas pour un coup de blues ou un ras-le-bol. On ne voit pas les collègues, on ne se rencontre jamais, on ne les connaît pas. Soit on résiste et ça va, soit on craque et on s'en va. En fait nous dépendons des personnes chez qui nous allons, comme elles dépendent de nous...

Les Roms, des femmes, des hommes, des enfants... A connaître et à reconnaître

CAHIERS DE L'ATELIER n°542 à paraître fin juin 2014.



Pour la première fois, familles, amis, acteurs associatifs et institutionnels ont uni leurs forces, à l'initiative des évêques d'Ile de France, pour combattre les idées reçues sur les Roms, c'est tout l'enjeu de cette journée de rencontres et d'échanges du 8 mars.

Les Cahiers de l'Atelier veulent porter cette réflexion dans la durée et vous proposent un numéro exceptionnel, à partir des interventions du colloque, en partenariat avec ses organisateurs.

**A réserver des maintenant
et à faire connaître à vos réseaux ne pouvant assister au colloque.**

BON DE COMMANDE - Cahier de l'Atelier 542
Les Roms, des femmes, des hommes, des enfants... à connaître, à reconnaître
À compléter et à retourner
avec votre règlement à l'ordre des Éditions de l'Atelier
Adresse : Éditions de l'Atelier 51-55 rue Hoche - 94200 Ivry-sur-Seine

Nom : ou Organisme :
Prénom : ou Nom du contact :
Adresse :
CP : _____ Ville :
Tel : Email :

Prix du N° 10€ ttc l'ex (frais de port compris) au lieu de 11€ prix public parution fin juin 2014

- Je commande Exemplaire(s) du N° 542 au tarif préférentiel de 10€, soit x 10€ =€ ttc
- Je joins mon chèque de € à l'ordre éditions de l'Atelier
- En retour je souhaite recevoir une facture

Pour tout renseignement : Laurence Patrice 01 45 15 20 14 laurence.patrice@editionsatelier.com

Cette crise nous rend résistants

«Kpalé so a sara é ngangu»

Par Michel Besse



Michel BESSE, volontaire-permanent du Mouvement International ATD Quart Monde. Equipe Nationale République Centrafricaine.

Ma colère s'est éteinte

Lorsqu'un soir de février un ado est transporté à la Bibliothèque de rue du plus grand site de déplacés de Bangui, Henri, le jeune animateur d'ATD, lui aussi déplacé avec sa famille, n'en croit pas ses yeux. Ce blessé, c'est Pierre, un des enfants qui, chaque jour, par centaines, partagent leurs chansons, leur curiosité et leurs savoirs, en plein milieu des milliers de tentes brinquebalantes. On l'a trouvé au bout du tarmac : agressé, il porte des traces de coups. Vite, au dispensaire du camp, réduire la fracture ! Vite, retrouver sa famille, retrouver aussi celui qui l'a frappé ! Henri et ses copains emmènent l'agresseur, avec le petit, dans la tente de sa grand-

mère, sa dernière famille. Dans la nuit, elle les écoute, puis : « Son sang avait coulé. Et pour toi, j'avais préparé ma vengeance. Je te vois, je t'entends dire pardon. Ma colère s'est éteinte. » Précarité de la violence ; solidité de la paix.

Jean, volontaire au service des équipes ATD d'Afrique, rappelle : « La RCA, à l'échelle d'un pays, nous met face au délabrement et au rejet des familles du Quart Monde que nous connaissons ailleurs. La violence qui les frappe peut entrer en nous, nous décourager. » L'équipe ATD en RCA veut raconter ce qui se passe de bon, et non un découragement supplémentaire¹. Des quartiers et villages laissés à eux-mêmes résistent par l'action, par le souhait d'éducation pour leurs familles, par l'amour du pays malgré tout, par leur sagesse de paix.

2013-2014 : crises en cascades

En 18 mois se sont accentuées les divisions politiques en germe depuis les années 90. Décembre 2012-mars 2013 : dans l'intérieur du pays avec la coalition armée *Seleka*. Mars-juillet 2013 : prise du pouvoir et champ libre aux Seigneurs de Guerre qui se payent sur la population. Juillet-novembre 2013 : tentative de pacification par des forces internationales qui se heurtent à des groupes d'autodéfense armés, les *Anti-balaka*. Depuis décembre 2013 à aujourd'hui : simultanément un règlement diplomatique de la succession au sommet de l'état et la perspective d'élections générales en 2015, et à la base une multiplication des milices armées, avec une opinion rampante qui amalgame *Seleka* et musulmans sur fond de vengeance. Dans un pays et une capitale dont la moitié de la population a vécu hors de chez elle (chez des parents, dans des sites de déplacés), dont un habitant sur dix est réfugié à l'étranger, les causes profondes échappent

1 . Cf. le site : www.centrafrique.atd-quartmonde.org.

aux acteurs. Alors les suspicions et les rancœurs font renoncer à penser, le suivisme des foules est manipulé par des *politiciens du pire*. Alors que les *rythmes sociaux* (rentrée des classes, versement des salaires, campagnes de vaccinations, etc) et les *rythmes agricoles* (préparation de sols, semailles, entretien, récolte-vente) ont été cassés, les *rythmes de survie* des très pauvres ont résisté : vente ambulante, accueil des familles déguerpies, conversations pour sauver des vies et régler des problèmes avec les miliciens sans aucun appui sécuritaire, etc.

À précarité durable, résistance durable

Par leur résistance, ceux qui ont toujours vécu dans une société qui les ignore, les exclut et les méprise, créent des relations sociales qui répondent à la précarité. « Nous, avec 50 CFA (0,10 euros), on peut donner de la bouillie à nos enfants : on est en paix. On réfléchit pour créer de l'amitié, et que les autorités puissent compter sur nos familles quand ça va mal », disait *Papa Pascal*, du vil-

lage de D. Monsieur Grégoire, allié d'ATD, a réussi à faire approuver à un administrateur scolaire la création d'un collège : « Cela n'a été possible qu'en laissant la parole aux familles les plus reculées du village. » L'idée qui part du plus isolé, nous sommes sûrs que ça bénéficiera à tous ; la force des armes ou la force politicienne en paroles se dégonflent devant le premier problème sérieux. Les soldats et les politiciens déguerpissent. Les plus précaires, eux, résistent. *Kpalé so, a sara é nganggu*, dit-on en langue nationale sango (Cette crise nous rend résistants).

« On n'a personne »

Les abus, depuis des années, ont rétréci la vie sociale. Cette violence routinière, Nadine, au quartier K. l'appelle le *Tu me connais ?* : c'est l'insulte du *kotazo* (*grand type*) envers celui qui n'a aucune relation. Des fonctionnaires rançonnent les plus faibles : « On dit rien, on n'a personne ».

Chez *Papa Pascal*, alors que la Bibliothè-

que de rue² avait cessé depuis quatre mois de combats, un allié d'ATD, Jean-Luc, a pris son courage pour recréer les liens. Sur un *moto-taxi*, chaque semaine avec Pascal, il a renoué avec les familles isolées. Retrouvant ces vieux amis, Pascal dit sa fierté d'aller dans des coins du village (6 km de long) où il n'était jamais entré : « Même avant le *kpalé*, par ici, je n'avais personne », dit-il avec un clin d'œil. L'isolement qui frappe aujourd'hui tout le monde, lui, il en savait quelque chose. Et c'est lui justement qui peut renouer des relations. Il n'a tellement personne qu'il n'est d'aucun bord.

Tout sourire, *Maman* Irène sa voisine, elle aussi *sans personne* si ce n'est les autres familles du Quart Monde, a une bonne nouvelle. Depuis des années, les autorités parlaient d'école et d'alphabétisation. Rien n'est venu. Irène a osé parler à *Madame* Pasteur de son église. Celle-ci a motivé Bruno, jeune

papa paysan, à se former comme alphabétiseur. Le voici deux jours par semaine avec 80 élèves-mamans (dont Irène et son cahier, sur les bancs dès 6 h. 00 !), il dit : « J'ai accepté parce que ma maman dans le temps, elle aussi souffrait de ne pas lire. » Dans la précarité durable des plus isolés, les solutions viennent de l'expérience des *problèmes pareils* vécus par des *gens pareils*. La violence subie a été leur apprentissage de vie : l'école qu'elles ouvrent est une réponse de paix, que toutes comprennent sans discours.

« J'ai personne » disait le paralytique (*Jn* 5) ; « personne qui me connaisse » pleurerait le psalmiste (21, 12) ; n'avoir personne, n'être personne aux yeux des gens, c'est l'image du Christ-Homme-de-Misère qui habita le combat de Joseph Wresinski fondateur d'ATD-Quart Monde. Pour qu'aucune précarité ne fasse plus jamais d'une personne un «*plus-personne*».

2. Les bibliothèques de rue introduisent le livre, l'art et d'autres outils (notamment informatiques) d'accès au savoir auprès des enfants de milieux défavorisés et de leurs familles (sur un trottoir, au pied d'une cage d'escalier, dans des lieux isolés à la campagne). Régularité, durée, relations de confiance entre enfants, familles et animateurs, sont les premiers pas vers une participation sociale plus large (<http://www.atd-quartmonde.fr/-Les-bibliotheques-de-rue,383-.html>).

Derrière les grilles, à Fleury-Mérogis

Par Pierrick Lemaître



Pierrick Lemaître appartient à l'équipe du Val d'Orge dans l'Essonne. Il est aumônier de la prison de Fleury Mérogis à mi-temps.

Me voici depuis septembre 2013 aumônier du bâtiment D1 à la prison de Fleury Mérogis, un univers complètement nouveau pour moi, que je ne connaissais pas. J'ai appris que c'était la plus grande prison d'Europe avec 5000 détenus, et un nombre considérable de surveillants et d'intervenants divers. Je découvre aussi les rouages de l'administration pénitentiaire : tout doit être signalé, écrit, demandé. En ce domaine j'ai encore beaucoup à découvrir.

Comme aumônier, j'arpente les quatre étages et les coursives du bâtiment D1 avec en main la clé qui ouvre les cellules. Au début c'est impressionnant d'avoir les clés, d'ouvrir et de fermer, mais c'est devenu maintenant un geste presque banal. Ce ne sont pas les grilles

qui m'ont impressionné le plus, mais plutôt la patience qu'il faut acquérir chaque jour, attendre qu'on vous ouvre, attendre quand il y a des mouvements pour les entrées et retour de promenades, attendre quand il y a blocage du bâtiment, et surtout rester aimable et courtois, ne pas réagir sur le vif...

Je rencontre les détenus qui en font la demande. Il me faut donc tout d'abord dépouiller les lettres qu'ils adressent à l'aumônier, noter leur numéro d'écrou, et repérer leur positionnement dans les étages. Me voici donc parti avec ma sacoche remplie de papier, enveloppes, timbres, Bibles, chapelets, croix, *Prions en Eglise*, et un petit carnet dans lequel je note ce que les détenus me disent.

*

J'ouvre ce carnet pour vous donner quelques profils de détenus qui cumulent pas mal de précarités.

Tout d'abord, je frappe toujours à la porte de

la cellule avant d'entrer, comme pour signifier que j'entre un peu chez eux. L'accueil est toujours soigné, on me tend la chaise ou l'on m'invite à m'asseoir sur le lit. Très vite la discussion s'engage et ce sont eux qui parlent. Il me faut apprendre à bien écouter, à rebondir sur tel ou tel propos apparemment anodin, mais qui permet d'aller en profondeur dans la rencontre.

Ne pas avoir peur du silence, apprendre à se taire, prendre le temps qu'il faut pour laisser le détenu se raconter, entendre les questions, laisser les larmes couler parfois. Ce qui me frappe le plus, en écoutant les détenus, c'est tout d'abord le récit qu'ils me font de leur enfance. Une enfance marquée par la violence, la maltraitance de leur proche, par le fait de ne pas avoir été aimé, avec en toile de fond : le chômage, la précarité, et un phénomène de bande qui les entraîne à rechercher l'argent facile.

*

Chaque semaine je rencontre X, il avait 13

ans lorsque sa mère a été assassinée. C'est sa tante qui le recueille, mais elle ne s'est jamais occupée de lui. À quinze ans, il se retrouve à la rue et dort dans une voiture. Il faut trouver de l'argent, alors il devient dealer et c'est la descente aux enfers, avec la rencontre du monde de la drogue, mais aussi des vols successifs qui l'entraînent en prison.

Je l'ai beaucoup écouté, et la question de Dieu arrive au bout de quelques rencontres : « Vous dites que Dieu est Amour, mais pourquoi a-t-il permis que j'ai eu une enfance de misère ? » X. me demande la Bible, il retrouve dans les psaumes sa question du pourquoi et me dit : « Je ne sais pas si je parle à Dieu, mais en parlant avec vous, c'est peut être lui qui vient à moi. »

Un autre, T., demande à me voir aux quartiers des arrivants. Lui, c'est l'alcool qui l'a amené plusieurs fois en prison. Quand il boit, T. devient violent et ne se rappelle même plus de ce qu'il a fait. Il me tend la photo de ses deux petites filles qui sont magnifiques. La plus

grande d'entre elles lui a dit un jour : « Papa, tu devrais arrêter de boire, tu n'es pas gentil quand tu as bu. » Puis il m'avoue que la compagne avec qui il vit a aussi des problèmes avec l'alcool.

Les fléaux que je rencontre le plus en visitant les détenus, ce sont l'alcool et les drogues dures, qui détruisent leur vie.

P. est SDF, il n'a plus de parents et ne s'entend pas avec son frère et surtout avec sa belle-sœur. Il me raconte qu'il n'a pas de logement, il cherche des halls d'immeuble pour passer la nuit. Dans la journée, il vole pour pouvoir manger quelque chose. P. me dit qu'il est bien en prison car il a un toit et à manger, et en même temps, il n'en peut plus de cette galère. Il aimerait trouver un travail, avoir un logement et fonder une famille. Son regard est lumineux lorsqu'il me parle de ce rêve, mais comment le réaliser ?

Dans une autre cellule, V. est boucher, son père tient une affaire de traiteur. Il me dit qu'il

a été aimé par sa famille, mais sa faiblesse c'est d'être influençable et de se laisser entraîner par le premier venu. Depuis l'âge de 15 ans, il se drogue et me dit que lorsqu'il se sent aimé par quelqu'un, il a envie de lui faire du mal, c'est plus fort que lui.

Toutes ces personnes connaissent le chemin de la prison, ils ont récidivé plusieurs fois, et je constate que la prison les punit, mais ne les guérit pas et ne favorise pas leur réinsertion en les désocialisant.

*

Ce qui caractérise mon ministère de prêtre en cet endroit qu'est la prison, c'est tout d'abord l'écoute et l'accompagnement, afin de permettre qu'un chemin de réconciliation intérieur puisse s'ouvrir et que leur vie devienne un peu plus paisible, en vue de se reconstruire. C'est aussi de leur signifier que si tous les ont abandonnés, le Christ Jésus, lui, ne les abandonnera pas. Il est présent au plus intime de leur vie, ils peuvent tout lui dire, même l'insupportable.

Ce qui m'impressionne, c'est de voir ces jeunes de cité que la vie n'a pas gâtés et pour qui l'écriture n'est pas leur mode d'expression, écrire un psaume, une lettre à Dieu, comme un événement important qu'ils n'ont jamais vécu. « Mon père, il me faut prendre du temps pour écrire à Dieu, c'est sérieux, je ne peux pas lui dire n'importe quoi » disait un détenu.

L'Eucharistie du Christ prend aussi une dimension importante au milieu de cette communauté chrétienne qui se rassemble chaque dimanche. Elle se nourrit de tout ce que j'ai entendu de leur histoire, de leur visage, de leur famille, de leur solitude, de leur désespoir, de leur souffrance. Il n'y a pas besoin de préparer la prière universelle, elle jaillit simplement comme un cri, un merci, une demande, un pardon...

Le chapitre 25 de l'évangile selon saint Matthieu résonne ici : « J'étais un étranger, j'étais nu, j'étais malade, en prison Quand nous est-il arrivé de te voir ? »

Ouvriers agricoles en CDD

Par Jean-Yves Constantin



Jean-Yves est prêtre de la Mission de France dans l'équipe des Deux-Rives en Paca. Il est salarié agricole.

Est précaire celui qui obtient par la prière. Nous désignons pourtant comme précaire celui qui est dépendant, assujéti, dont l'autonomie pour l'un ou l'autre aspect de sa vie est un lieu de chantage, de négation de son être.

Après un rapide aperçu du tableau de l'emploi dans les Bouches du Rhône, nous évoquerons plusieurs cas de personnes mises en situation de précarité.

Cela nous remet devant notre mission.

*

Dans les Bouches du Rhône, l'agriculture est un gros pourvoyeur de main d'œuvre, chaque année quasiment 21 000 personnes y trouvent un emploi. Mais seules 4 500 ont un contrat

de travail CDI. Si le volume de l'emploi reste constant depuis plusieurs années, le nombre de ces travailleurs en contrat CDI diminue. Les salariés les plus précaires, ceux qui ont un contrat OFII (anciennement OMI), sont les Marocains ou les Tunisiens dont le contrat de travail d'une durée maximum de six mois vaut titre de séjour. Entre deux périodes travaillées, ils doivent rentrer au pays. S'ils ont un différend avec leur employeur, il va de soi que le contrat ne sera pas renouvelé et qu'ils resteront au pays. Ces salariés étaient plus de 4 200 jusqu'en 2005, ils ne sont plus que 1 700 en 2013. En effet, l'action syndicale a permis de mettre en œuvre les moyens de défendre certains de leurs droits. De ce fait, maintenant, les employeurs préfèrent embaucher d'autres salariés par l'intermédiaire d'entreprises de travail temporaire dont le siège est à l'étranger. Dans notre département, ces salariés viennent majoritairement d'Espagne et de Pologne. Dans d'autres départements, ils viennent aussi d'autres pays de l'est de l'Europe, voire d'Afrique.

Leur précarité est encore plus grande parce qu'ils sont dans une situation de grand besoin dans leur pays d'origine, parce qu'ils peuvent être remerciés du jour au lendemain, parce qu'ils sont cantonnés dans des baraquements — ce qui les exclut d'une insertion sociale large et libre —, parce qu'ils ne sont pas avertis de leurs droits élémentaires, parce qu'ils sont surveillés dans les éventuelles relations qu'ils créeraient ici. Des sociétés parfois mafieuses gèrent et assurent cette « paix sociale ». Parmi les précaires, il faut aussi citer les « sans-papiers », très présents. Ils servent de levier afin d'agir à la baisse sur le coût du travail.

*

Dans ce paysage dressé trop rapidement, nous évoquerons quelques parcours : **Abdeslam.** Il est salarié depuis 30 ans chez le même employeur, un maraîcher. Ce dernier a aussi quelques chevaux. Abdeslam loge derrière le hangar à quelques mètres du tas de fumier. Il a conservé beaucoup de papiers, mais sans en connaître la valeur. La santé fait maintenant défaut, les difficultés respiratoires

entraînent des arrêts de travail fréquents. L'inquiétude prend place, l'employeur commence à parler de rupture de contrat. Abdeslam vient nous voir pour comprendre ce qu'il convient de faire. Il montre ses papiers parmi lesquels les bulletins de paye et il interroge. Il comprend vite que la gentillesse affichée par l'employeur est en décalage avec les irrégularités qui émaillent les bulletins de paye. « Le patron montrait un visage gentil, j'ai été endormi », commente Abdeslam. La relecture de ces années basées sur une relation trompeuse est rude. D'un ton égal, il ajoute « Maintenant il faut qu'il me connaisse avec les yeux ouverts ». Il ne prononce pas de mots de colère, mais montre une ferme détermination de défendre ses droits.

À Saint Martin de Crau ils sont plus de 350 salariés. L'employeur a pour ambition de produire plus de 10% des pêches françaises et, ainsi, de peser sur le marché de la pêche. Un salarié vient me voir, il est excédé. Embauché avec un contrat OFII depuis plusieurs années, après six mois passés au pays,

il vient de revenir et de reprendre le travail. L'employeur avait promis, l'an dernier, que les heures supplémentaires et les congés payés seraient payés au moment du retour. Cela aurait fait un peu d'argent dès la reprise du travail. Hélas, pour la deuxième année consécutive, la promesse n'est pas tenue. Les revendications sont exprimées, un mouvement de grève s'organise. Les conditions de logement particulièrement déplorables de certains salariés sont dans le même moment mises en évidence.

Est-ce que cette entreprise était économiquement viable ? Il reste que les salaires dus n'étaient pas payés et que l'employeur a organisé le dépôt de bilan. Ainsi il n'a pas eu à honorer sa dette sociale. Autre conséquence, le plus grand nombre de ces salariés avec un contrat OFII ont perdu leur contrat de travail, ils sont maintenant bloqués dans leur pays. Ils avaient osé réclamer et déclencher un mouvement de grève...

Amid. Content d'avoir trouvé cet employeur malgré sa situation administrative irrégulière.

Pas déclarées, les heures étaient payées en argent liquide, 5 € de l'heure (au lieu de 9,40 € brut de l'heure) et pour faire bon compte en fin de mois, le chiffre de la paye est arrondi (en moins, bien sûr). Durant deux mois, l'employeur ne verse pas toute la paye, le troisième mois la paye tarde à venir, puis c'est le renvoi sans raison et... sans paiement. Nous tentons de rencontrer l'employeur pour qu'il paye. Il donne rendez-vous et demande un délai pour payer. Puis après plusieurs jours, il indique qu'il ne doit rien, profère des insultes et autres insanités en quantité et menace d'appeler les gendarmes. Nous savons qu'il ne le fera pas car il est lui-même en défaut, ayant fait travailler quelqu'un en situation irrégulière sans le déclarer. Dans l'immédiat, il reste sur son refus, mais nous prenons contact avec un certain nombre de personnes de son entourage qui finissent par le décider de payer les sommes dues. Dans l'entre-temps, il aura fallu permettre à Amid d'encaisser le volume d'insultes, de ne pas s'enfermer dans la colère, dans le réflexe de vengeance : « Oui... il

est meilleur de se tenir droit... » dit-il.

Moher. Il a 16 ans, il nous accompagne jusqu'à la voiture de Gorgia, bénévole de « Médecins du Monde ». Médecins du monde vient de finir les consultations pour les hommes sans papiers du Gourbi (bidonville en pleine campagne). Moher, comme les autres, travaille de-ci de-là quelques heures, à des tarifs défiant toute concurrence. Toutes les deux semaines, lors de cette visite de Médecins du Monde, chacun est écouté, respecté, honoré dans tout son être, autant que possible. Alors Moher finit par oser ajouter quelques mots : « S'il vous plaît, est-ce que vous connaissez une famille ? Parce que je cherche une famille... » Puis il est resté silencieux, yeux grands ouverts, cherchant à déceler une réponse.

Moher est arrivé récemment au gourbi. Cet exil est une folie ! Sa famille est là-bas. Au pays, ses études arrêtées, un professeur lui avait dit : « Tu ne réussiras pas. » Alors le déterminisme, la désespérance, le mirage du

pays-de-rêve là-bas, sa folle espérance, et... lui ont fait saisir l'opportunité d'un « passage » : « ... S'il vous plaît... je cherche une famille... »

(Moher a été placé en foyer pour jeunes mineurs, il a donc eu un accompagnement.)

Mabrouk et ses amis. Ils se préparent pour venir à la conférence de Stéphane Hessel, défenseur des droits de l'homme, organisée par la Ligue des Droits de l'Homme. Ce n'est pas si habituel pour eux, habitants du Gourbi. Stéphane Hessel est égal à lui même, simple, souriant, précis dans ses convictions : « L'obligation d'accueil est une des caractéristiques de toute civilisation. [...] la charité, la compassion, ne suffisent pas. Le droit, le respect de l'autre, sont seuls capables d'ouvrir un avenir. [...] un conseil : dialoguer avec l'autre, l'écouter. Le considérer comme ayant un droit égal au nôtre (même si la loi dit le contraire). L'homme peut vivre dans de très mauvaises conditions s'il est, malgré tout, respecté. (En camp de concentration, c'est ce

qui a permis à certains d'être des rescapés : garder le contact avec les autres.) Ne pas séparer, ne pas se séparer des autres, même s'ils sont différents, ne pas refuser de les rencontrer »

Pour conclure, il choisit de nous donner un poème d'Apollinaire : « L'Émigrant de Landor Road ». Le pot de l'amitié, après le débat, permet rencontres, échanges, retrouvailles.

Dans la voiture, au retour, Mabrouk déclare : « Je ne suis pas sûr d'avoir tout compris, mais ce soir nous étions comme tout le monde, c'était vraiment très bien cette soirée. »

Monique. Comme à son habitude, Monique visite une famille. Ouria et elle commencent à bien se connaître. Monique vient en visite régulièrement, elle passe, discrète, attentive, délicate.

Ce jour là, Ouria propose un café. Monique ne veut pas s'imposer. Elle trouve des mots et ne reste pas. Ouria, pleine d'émotion, lui dit : « Chez nous personne ne s'arrête. Les pauvres, ils n'ont rien à donner... »

Maria. Maria commente la violence, les difficultés, la tension qu'elle et sa famille ont dû affronter dans leurs conditions de travail et de logement imposées par leur employeur, et les trois ans de défense de leur dossier en justice. Elle finit en disant : « Des personnes ont écrit des témoignages pour nous. Je ne pensais pas que nous étions dignes d'avoir de tels amis. Je crois que Dieu nous aide. »

Puis, après un temps de réflexion, elle ajoute : « Non pas " je crois ", mais, je suis sûre. Parce que toute seule, tous seuls, nous ne serions pas arrivés à faire tout cela. » Maria a trouvé dans sa foi quelques-uns et Quelqu'un qui croient en elle, qui la « ren(d)-force ».

*

Est précaire celui qui obtient par la prière. Et nous apprenons à nos enfants, pour les bien élever, à dire : « S'il te plaît ! » Serions-nous des adeptes de la précarité ? Serions-nous pervers ? La précarité que nous pointons et dénonçons

est, en premier, celle qui conduit la personne à sa perte d'autonomie, à son enfermement dans une dépendance par une perversion individuelle, sociale, économique... sans qu'une régulation ne vienne se porter à ses côtés. Autrement dit, cette précarité l'enferme dans une relation de maître à esclave et non pas de frère à frère. Elle prive la personne d'un avenir où elle participerait à recevoir et transmettre la vie. Elle la prive de son avenir, de soi-même, d'une espérance dicible. Lorsque la précarité affecte plusieurs domaines de la vie, elle peut durablement blesser la personne et l'enfermer dans une grande pauvreté, dans une perte de sens.

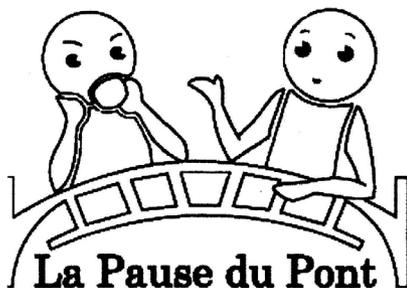
Nous touchons là, à la dimension spirituelle des personnes. À la suite du prophète, nous sommes invités, non seulement à donner, ou plutôt à transmettre du souffle, mais aussi à permettre que le souffle vienne des quatre points cardinaux (*Ez 37, 1ss*).

La pause du pont

Par **Françoise Leclerc du Sablon**



Françoise LECLERC est en équipe Mission de France à Auxerre. Après 14 ans à Lille, elle vit à Pontigny (89) près de l'abbatiale de la Mission de France.



La pause du Pont est un bistro, bistro solidaire que j'aime beaucoup !

À la Pause du Pont, vient qui veut partager un moment de convivialité, partager ses soucis ou ses bonheurs, accueilli par des bénévoles ; j'en fais partie. Les après-midi sont rencontres, écoute, soutien moral, échange d'idées concrètes pour faciliter la vie de l'un ou de l'autre, ou simplement pour l'agrémenter un tout petit peu.

Tiens, je connais cet homme qui vient d'entrer... Il faisait la manche devant une grande surface, je l'avais salué en passant, nous avons bien ri et blagué quand il m'avait vu pousser un chariot débordant de goûters pour un pèlerinage d'enfants : « quel pique-nique ! » avait-il

ironisé. Et au bar de la Pause du Pont, je lui sers un café, nous bavardons, puis il parle de la grande surface, et là, instantanément, son visage se replace dans le décor, et je le reconnais, nous nous reconnaissons et éclatons de rire en revoyant « le pique-nique » !

Heureusement que lors de la première rencontre nous avons déjà ri ensemble !

En fait, après quelques après-midi passés à la pause, je réalise que ce qui est très sympa, c'est que au marché, où je ne connais pas grand monde, je dis bonjour, salue et bois un café avec un certain nombre de personnes. Nous nous reconnaissons avec les passagers du café, ils ne sont plus anonymes.

Jean l'évangéliste nous propose de reconnaître Celui qui nous appelle à partager le repas pour lequel il a préparé le feu, d'y poser nos poissons... Au cœur de la vie associative, on vit tout le temps les repas partagés ! Ce que j'aime c'est quand c'est vraiment partagé, pas

quand certains donnent et d'autres reçoivent, croient, ou à qui on fait croire, que recevoir est un dû !

Ce dossier porte sur la précarité, et puisque j'aime les mots : parlons de précarité,

en latin, *precarius* c'est ce qui est obtenu par la prière, valeur impliquant une intervention supérieure. Le mot est dérivé de *precari* « prier, demander en priant ».

Alors, « précaire » qualifie ce qui est octroyé, ne s'exerce que par une concession, une permission révocable par celui qui l'a accordée... réalité abstraite dont l'avenir et la durée ne sont pas assurés ; la précarité devient ainsi le caractère provisoire.

Quelle inégalité !

*

Un soir d'hiver, il entre à la Pause, se laisse inviter à s'asseoir, et commande un café. Il accepte facilement qu'on fasse un brin de

conversation où il me raconte qu'il arrive de loin, en stop sur plus de 20 km, qu'il a marché ; du coup je crois le reconnaître :

- Vous arrivez de Pontigny ? C'est vous le stoppeur au blouson bleu qui étiez sur la petite route de Venouse à deux heures ?

- Oh ! Non ! Pontigny, je n'y suis pas allé depuis plus de quinze ans. Emmaüs a changé depuis.

- Alors vous y étiez du temps de Daniel qui était responsable de la communauté ?

- Oui ! Me répond-il sans marquer de surprise comme si tout le monde connaissait le prénom du responsable de la communauté Emmaüs d'il y a 15 ans ; et il continue

- Vous connaissez Rebourseaux ?

- Oui ?

- Je connaissais une dame là-bas. Peut-être que vous la connaissez ?

- Je crois que je ne connais personne à Rebourseaux.

- Je voudrais la revoir, mais je ne sais pas si elle, elle voudra.

- Il faut lui téléphoner.

- Vous la connaissez ? Continue-t-il en sortant son carnet à une page d'adresses, et il me montre un nom.

- Non, je ne vois pas.

- Elle habite une maison dans les bois.

- Mon imagination plante un décor, en bordure de la forêt de Pontigny, une maison dans les bois... Vraiment je ne vois pas. Je repense à ce nom, qui me dit bien quelque chose :

- Oui ! Je vois ! Je l'ai prise en stop l'autre soir !

- Elle fait du stop ? Ça semble le surprendre, le choquer.

- Non, nous avons simplement co-voituré pour aller à une réunion du SEL, Système d'Échanges Local. Mais on ne peut pas dire qu'elle habite une maison dans les bois ! Elle habite dans le village qui est, lui, près des bois.

- Elle est belle ?

- ... c'est à dire qu'il faisait nuit, et que je conduisais. Mais je réfléchis, oui, elle était sûrement une jolie femme.

- Elle vit avec plein de chiens ?
- Ah, oui, c'est vrai, il y avait une pancarte avertissant de leur présence. Mais comment la connaissez-vous ?

- Ma mère travaillait dans cette famille comme gouvernante, femme de ménage, et nous avons été élevés ensemble.

- J'ai appris quelques semaines plus tard, en retrouvant cette femme à une autre réunion, qu'il avait téléphoné, ils se sont vus...

Je reprends le fil de son voyage :

- Mais alors, d'où arrivez-vous en stop ?

- Je retourne à la Pierre-qui-Vire.

- C'est loin, vous passez par Carré les Tombes ou Saint Léger Vauban ?

- J'y suis allé souvent, je suis même resté à La Pierre Qui Vire, les moines ils m'avaient même passé une capuche. J'avais rencontré frère...

- Nous parlons quelques minutes de la Pierre-qui-Vire, des moines, des fromages, des livres. Pas de surprise pour lui, je connais, ça lui semble évident, ça tombe sous le sens.

Il me demande ensuite :

- Et toi, tu fais quoi comme travail ?

- Moi je suis en retraite !

- Oui mais avant ?

- J'étais instit'

- En quelle classe ?

- Et voilà, la question qui tue !

- Je travaillais dans une prison.

- Ah ! Oui, et où ?

- Dans le Nord, près de Lille.

- à Loos ?

- Oui.

- En quelle année ?

Nous voilà tous les deux à calculer, et sans le dire, nous découvrons que si la tête de l'autre nous rappelle quelque chose, ce n'est pas vraiment un hasard ! Nous nous sommes déjà croisés !

Dans cette petite heure de discussion avec ce gars, j'ai trouvé vraiment extraordinaire qu'en une bonne vingtaine d'années, nos chemins de vie, les chemins de nos vies se soient croisés, à chaque étape.

Mais j'étais en voiture, et lui en stop ; je connais bien la communauté Emmaüs, mais j'habite à côté ; j'étais prof à Loos, mais j'en sortais chaque soir ; ce soir je rentre chez moi et lui, il va au foyer des jeunes travailleurs, avec une petite provision de brioches de la Pause du Pont dans sa poche ; moi je lui ai servi un café ; lui il s'est posé, il a simplement pu souffler un peu, se réchauffer. Et demain, il reprend la route.

Je peux vous raconter ces petits événements, qui n'en sont pas à vrai dire, simplement parce que ces deux hommes ne liront sans doute pas ce texte. En fait je trouve excessivement difficile de parler de ceux avec qui se nouent relation et amitié dans ce bistro solidaire de la Pause du Pont. J'ai toujours peur de blesser en parlant de l'un ou de l'autre ; parce que c'est difficile de parler de celui qui mange tellement salement et qui en fiche partout autour de sa table, mais quand il est à la Pause, au moins il ne mange pas seul, et Bruno vient s'asseoir avec lui pendant que je continue le service, et

quand je le croise ailleurs, et bien je lui serre la main, normal.

Parce qu'il est difficile de dire que tel ou telle nous envahit à force d'être dans des galères qu'on trouve inimaginables.

À la Pause du Pont, comme dans d'autres associations lieux d'accueil, il est difficile de dire ce qui est premier de l'isolement, de la maladie psychique ou de la pauvreté.

Pour certains, la précarité c'est comme ce que disait Joseph Wresinski : « La misère, c'est de ne jamais pouvoir être sûr de garder ce qu'on aime. »

Comme cette personne qui a dû déménager, expulsée (?) après une séparation, mais n'a pas pu garder son lit, un meuble, une cuisinière... et cherche comment « habiter » le nouvel appartement qui lui a été attribué.

Je pense à Michel, qui est venu souvent à la Pause, il ne parle pas beaucoup, mais il est toujours très gentil et chaleureux ; un jour, je vais faire des courses, et de loin nos regards se

croisent ; je vois qu'il fait la manche, enfin je devine qu'il faisait la manche, mais il se redresse et vient vers moi d'un pas assuré ; nous nous saluons très amicalement ; il fait froid dehors, du coup nous allons au bar de cette grande surface et papotons autour de cafés. Et il parle, tranquillement, à une amie que je suis pour ce moment. C'est un accident qui l'a fichu « dedans », depuis il garde une faiblesse psychique et ne peut travailler ; il me dit qu'il s'ennuie, il a l'impression que sa vie ne rime à rien.

Combien de ces personnes sont un jour cassées par un accident, un souci plus important qu'un autre, une maladie et un certificat médical dit « incapacité de reprendre son travail ». Combien de fois me suis-je demandée « Incapacité pour "ce" travail, ok, mais peut-être qu'un autre travail ? Une autre activité serait possible ? ».

Et pourquoi, ou comment se fait-il que seul le travail puisse donner existence et valeur à tel ou telle ?

Pourquoi B. n'est-il pas enseignant dans une

école de travailleurs sociaux ? Il a tant d'idées et de connaissances à proposer !

Et telle autre qui a perdu son compagnon et ne sait pas où est en elle le lieu du deuil, de l'évocation, et nous noie dans un papotage incompréhensible pour nous.

Il me semble qu'ici le mot *démuni* prend ou retrouve un sens particulier.

En latin, *munia/minium*, c'est la charge, la fonction, d'un magistrat ou d'un officiel ; à celui qui est *démuni*, je ne reconnais même pas de charge, de responsabilité ; *démunir* c'est dessaisir de la charge ; la pauvreté, et nous, société, autour des personnes les plus pauvres, nous les dessaisissons, *démunissons* bien souvent de leur responsabilité, nous ne partageons même pas de charge à porter ensemble, ne serait-ce que celle de faire évoluer notre société, notre humanité.

*

Si la précarité porte le mot prière, ce n'est pas dans la dépendance que j'ai envie qu'elle soit lue, ni qu'elle soit vécue.

Le poids de l'échec scolaire

Par **Nicolas Renard**



Nicolas est laïc, membre de la Communauté Mission de France dans l'équipe précarité. Il a été principal de collège en banlieue parisienne.

On sait bien aujourd'hui l'importance des études pour la réussite de la vie professionnelle : les diplômés s'en sortent mieux que ceux qui ne sont pas allés au bout d'un cursus scolaire. Et certains diplômés ouvrent à des avenir plus intéressants que d'autres.

Mais si les études ouvrent favorablement à la vie future, le contraire vaut, hélas ! tout autant : l'échec scolaire débouche souvent sur une grande difficulté à s'insérer dans la société et entraîne sur les voies de la précarité. C'est ce que je voudrais évoquer ici.

La spirale de l'échec scolaire

Il faut ici bien mesurer ce que représente pour un enfant de se trouver en difficulté à l'école,

de ne pas parvenir à « suivre » comme le font les autres. C'est souvent au démarrage de l'école, en CP, que se manifeste le décrochage de certains. C'est le moment de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, période formidable de développement des capacités de l'enfant et d'accès à une meilleure maîtrise de l'univers de la communication. Étape fondamentale préparée par les sensibilisations offertes à l'école maternelle.

Réalise-t-on ce qui se joue pour l'enfant qui rencontre plus de difficultés que d'autres à franchir cette étape ? Que se passe-t-il pour celui qui peine à identifier syllabes et lettres et qui ne parvient pas à reconnaître petit à petit les ensembles que constituent les mots et plus largement les phrases. Alors que d'autres réussissent à repérer un mot, à en identifier le sens, il en reste à un repérage préalable dans lequel il s'enlise. Ainsi va-t-il se retrouver peu à peu dans le wagon de queue, à la traîne par rapport aux autres qui comprennent et progressent.

Il nous faut réaliser la violence subie par cet enfant s'il n'est pas accompagné étroitement,

si les adultes ne l'aident pas avec une attention particulière en valorisant les efforts qu'il produit. Il entre alors dans un processus de dévalorisation qui pèsera très lourd dans son avenir. Et le phénomène risque de s'aggraver en cours de scolarité quand par exemple il rencontrera des difficultés à lire des consignes ou un texte nécessaires pour faire les exercices demandés, quelle que soit la discipline concernée.

C'est une dévalorisation par rapport aux adultes tout d'abord. Sa vie d'élève commence mal et il va se trouver confronté rapidement aux mauvaises notes ou aux mauvaises évaluations. Et chacun sait la rigidité de notre système scolaire dans ce domaine. Certes nous commençons à être attentifs à mieux valoriser la progression des enfants mais souvent subsiste un carcan de notation, qui fait que l'enfant va traîner de mauvaises notes pendant de très nombreuses années. Il devient « l'élève en difficulté », une identité qu'il portera tout au long de sa scolarité, au fil des adultes qui se succèdent.

Les copains se chargent de relayer très effica-

cement ce jugement des adultes. Ils sont rapides à assimiler l'échelle d'évaluation de l'école. Les enfants ne se font pas toujours de cadeaux et quelques phrases assassines lui rappelleront qu'il n'a pas le niveau et qu'il est donc hors-jeu.

Dévalorisation par les adultes et par les pairs : le jeune en arrive finalement à se déconsidérer lui-même. Il intègre peu à peu le jugement des autres et finit par se sentir véritablement le nul dont les pairs lui renvoient l'image. Processus redoutable qui l'amène à douter de lui-même et de ses capacités, à perdre confiance. Cette fragilisation peut être compensée chez certains par une attitude agressive vis-à-vis de leur entourage mais il ne faut pas s'y tromper : le caïd naissant est en fait une personne très fragile qui mesure son exclusion par rapport aux valeurs de réussite du groupe. Derrière les incivilités commises par certains élèves se cache souvent une profonde vulnérabilité. D'autres entrent dans un processus de repli sur eux-mêmes : c'est peut être pire encore.

Certes il n'y a pas de déterminisme et il se peut qu'un jeune se trouve à la peine à tel ou tel moment de sa scolarité sans que son avenir scolaire soit définitivement compromis. Des enfants - s'ils sont bien accompagnés - peuvent récupérer après un trou d'air passager ou se reprendre après un démarrage difficile.

Mais ce n'est hélas pas toujours le cas et il en est dont l'avenir n'est plus l'horizon sur lequel ils pourront se réaliser et mettre en œuvre leurs potentialités. Il est un espace d'incertitude et de précarité qu'ils redoutent et qu'ils abordent en marche arrière.

L'étape de l'orientation

Cette situation sera perçue avec une acuité particulière au moment de l'orientation, quand les élèves qui rencontrent le plus de difficultés scolaires sont amenés à faire le choix d'une formation professionnelle, en général en fin de troisième.

Il s'agit d'une période fort difficile pour ces jeunes qui éprouvent vivement le sentiment d'un rejet du système scolaire, d'une éviction par rapport au parcours plus noble que font les autres. Et, qui plus est, on leur demande, alors qu'ils sont adolescents, insécurisés par rapport à eux-mêmes et ignorants de ce que sont les métiers, d'avoir une idée précise de ce qu'ils veulent faire et de choisir une voie qui va les engager pour de nombreuses années.

Le jeune en échec scolaire vit donc là une étape particulièrement difficile et on comprend qu'un certain nombre d'entre eux refusent d'entrer de façon dynamique dans cette démarche de réflexion et de choix.

Un monde professionnel exigeant

Des métiers de plus en plus diversifiés et qui évoluent sans cesse, des exigences croissantes dans le domaine de l'expression écrite ou orale ainsi que dans le domaine de la communication : l'espace réservé à ceux qui peinent à

écrire ou à parler tend à se réduire. À ce point de vue, notre monde est impitoyable. Les nouvelles technologies ou les nouvelles procédures de travail laissent peu de place à ceux qui ont eu des scolarités difficiles et qui manquent de confiance en eux-mêmes. On le voit par exemple lors d'un recrutement alors qu'une multiplicité de candidats se présente.

La facilité à s'exprimer devient une compétence essentielle dans un monde où rien ne va de soi et où chacun doit défendre sa place au soleil. Une mauvaise maîtrise de l'expression orale n'est pas une gêne marginale. C'est un véritable handicap qui amène à être constamment sur la réserve.

Que faire ?

On comprend ainsi à quel point il est essentiel d'accompagner les enfants qui décrochent au début de leur scolarité. Certes, on sait que tous les enfants ne disposent pas des mêmes moyens, mais il faut essayer de briser à tout

prix cette spirale de l'échec qui conduit au décrochage et à une future précarité. Face à un élève qui peine à la tâche, il faut déjà admettre qu'il puisse être moins rapide que les autres et lui donner des exercices adaptés. Mais il est aussi essentiel d'essayer de l'encourager et de lui faire sentir qu'il est capable de progresser. On peut enfin l'aider à découvrir des domaines où il développe de réels talents. Il ne s'agit pas de nier ses difficultés mais il faut lui faire percevoir que lui aussi progresse, même s'il le fait à son rythme.

C'est une lourde responsabilité qui incombe à l'école. La tâche est loin d'être facile dans la

mesure où les effectifs des classes restent élevés et que l'attention de l'enseignant doit se porter vers tous les enfants. Mais on peut concevoir qu'on donne à ceux qui rencontrent des difficultés des aides ciblées qui leur permettent de mieux suivre ce qui se passe en classe.

L'enjeu est important. Il est personnel pour chacun des enfants concernés mais il est aussi collectif : la société fragilise et insécurise des personnes en diminuant leurs potentialités.

Vaste chantier que celui qui consiste à réduire le décrochage scolaire. Il est urgent qu'il mobilise compétences et bonnes volontés.

Le micro crédit : outil pour faire face à la précarité ?

Par **Bernadette Caffier**



Bernadette Caffier, originaire d'Amiens, est missionnaire laïque à Formosa dans le nord de l'Argentine depuis 20 ans.

Elle s'occupe depuis 2000 d'un réseau de micro-crédits dans la province de Formosa.

En septembre 2000, dans une des provinces les plus appauvries d'Argentine, se mettait en place un réseau de micro-crédits que les bénéficiaires décidaient de nommer : « NOUS NE POUVONS ECHOUER ». Son objectif : permettre à des familles pauvres d'exercer une activité économique productive et ainsi de faire face aux besoins essentiels. Aujourd'hui ce sont plus de 180 familles qui ont pu bénéficier de 251 crédits. A la question : qu'est-ce que le micro-crédit t'apporte à toi et ta famille, la réponse est toujours identique. En premier lieu : « je n'ai plus l'angoisse de la marmite vide ». En d'autres termes, avec beaucoup d'orgueil, les femmes (90% des bénéficiaires) reconnaissent qu'elles peuvent nourrir leurs familles à partir de l'activité liée

au micro-crédit. Ensuite vient l'aspect familial. « Maintenant en famille, on discute. Mes enfants donnent leur avis, le dialogue est plus important qu'avant. »

Les bénéficiaires du micro-crédit se réunissent deux fois par mois. Ils reçoivent une formation et un accompagnement personnalisés. Ces réunions sont l'occasion d'approfondir des thèmes aussi variés que : violence familiale, économie solidaire, épargne, estime de soi, gestion des conflits, etc.

Depuis l'origine du réseau, une vingtaine de personnes sont retournées sur les bancs de l'école pour terminer l'école primaire, le collège, voire entreprendre des études supérieures. Trois d'entre elles en sont aux épreuves pratiques de professeur de biologie, professeur de mathématiques et institutrice. Trois réussites personnelles dont le réseau se sent très fier !

Si la situation économique, notamment

l'inflation en Argentine, crée une fragilité constante, nous voyons aussi de belles réussites familiales. C'est Irène qui a démarré une activité de boulangerie il y a huit ans avec un petit four en briques et dirige aujourd'hui avec ses trois enfants un local de boulangerie pâtisserie renommé dans sa petite ville. Ramona qui fabrique des fruits confits et les vend dans la capitale du pays à différents restaurants. Mais même quand les réussites économiques sont plus modestes, la dignité retrouvée des bénéficiaires est la meilleure publicité. Mabel, Sumi et Gladys expliquaient à des journalistes français venus nous rendre visite : « avec le projet financé par le micro-crédit, je gagne entre 1000 et 1200 pesos chaque mois (entre 142 et 171 euros) ; bien sûr ce n'est pas beaucoup mais c'est ce que touchent les assistés des partis politiques. Moi au moins, c'est le fruit de mon travail et en plus, je ne perds pas ma liberté ! »

Depuis maintenant deux années, les bénéficiaires ont appris à épargner, habitude difficile

à mettre en place quand la précarité est si grande. L'épargne se dessine en trois volets :

- Épargne personnelle que chacun et chacune alimente et retire quand il le désire. Minimum : l'équivalent d'un euro par mois.
- Caisse de solidarité minimum aussi de 1 euro par mois qui permet en cas de besoin de couvrir le remboursement de la mensualité du micro crédit
- Caisse d'urgence qui permet aux membres du groupe d'emprunter sans intérêt en cas de maladie (consultation ou achat de médicaments), et peut être utilisée aussi pour acheter la bouteille de gaz, payer l'eau, l'électricité ou réparer la machine à coudre, le four ou tout autre outil de production.

A compter du mois d'août de cette année, tous les groupes de la province commenceront à prêter leur épargne. Entre eux, mais aussi à leurs voisins proches. Il faut voir avec quelle fierté mais aussi quelle responsabilité tous se préparent à ce nouveau chapitre de la vie du réseau. « Qui pouvait penser qu'un jour nous, les pauvres, nous pourrions prêter à d'autres pauvres ? » Bien sûr il y a la crainte du non remboursement, mais toujours quelqu'un rappelle : « au départ à nous aussi, quelqu'un a fait confiance. C'est à notre tour de faire confiance et de prêter ! »

Depuis maintenant 15 ans que j'accompagne la population de Formosa avec cet outil d'économie solidaire qu'est le micro-crédit, chaque jour est pour moi l'occasion d'admirer la résistance, la patience, le génie de créativité en particulier des femmes du quartier et de la province pour inventer des solutions de survie pour elles et leurs familles. Je suis témoin privilégiée que le micro crédit permet à ces

familles une vie plus digne, un meilleur dialogue et une reconnaissance dans les familles. TOUTES les familles sans exception ont amé-

lioré leurs conditions de vie, leurs revenus. Et surtout elles ont en main les outils nécessaires pour affronter les imprévus quand ils se présentent.

S'associer avec les pauvres

Par Marie-Agnès Fontanier



Marie-Agnès est membre de l'équipe précarité. Elle a travaillé à l'accompagnement des personnes en précarité au Secours Catholique.

Depuis 1996, et son 50^{ème} anniversaire, le Secours Catholique se donne explicitement pour finalité la transformation sociale : « S'associer avec les pauvres pour une société juste et fraternelle ». Mais ce slogan ambitieux est le fruit d'une longue évolution.

Né au sortir de la guerre, en période de pénurie généralisée, le Secours Catholique cherche d'abord à aider les ménages les plus touchés par le manque matériel, avec déjà cependant l'idée que ce sont des réseaux de solidarité qu'il faut créer. Jean Rodhain, son fondateur, voulait ainsi éveiller le maximum de personnes. « Nous cherchons à éveiller à des situations. C'est pourquoi je mets l'accent d'abord sur le travail pédagogique. » Les campagnes des

malades, des berceaux, des vieillards, etc, entre 1947 et 1954, invitent chacun à se soucier de ses voisins en difficulté, et à imaginer localement des méthodes de sensibilisation originales. L'Accueil Familial de Vacances, lancé en 1948, sollicite des familles pour accueillir des enfants qui ne peuvent pas partir en vacances, la campagne des Kilomètres de Soleil en 1957 vise à éveiller les enfants *via* le catéchisme et les mouvements aux situations critiques d'autres enfants, en France et dans le monde. Dans les années 60, le Secours Catholique met en place des structures nouvelles, des « actions signe » qui ciblent telle ou telle population en souffrance comme les handicapés physiques, les hommes à la rue, les rapatriés d'Afrique du nord ou les femmes seules avec enfants, par exemple. Il s'agit toujours de suggérer aux pouvoirs publics d'amplifier le dispositif. C'est ainsi que naissent les Centre d'Hébergement et de Réadaptation Sociale, C.H.R.S.

La dimension internationale se développe aussi : en 1959 est lancée la première « micro-réa-

lisation », pédagogie destinée à sensibiliser les donateurs des pays favorisés pour de petits projets, à taille humaine, concrets, qui contribuent à améliorer la vie de populations défavorisées de pays du sud. Le Secours Catholique n'envoie ni matériel ni personnel, mais s'appuie sur les capacités des gens du pays concerné et sur l'économie locale.

Une réflexion se développe en interne sur la manière d'agir avec les personnes rencontrées. Cette « grille d'action », régulièrement travaillée, détaille les points suivants : accueillir, analyser les causes, collaborer avec les pauvres et avec les autres organisations, éveiller, alerter les opinions, agir sur les institutions. Des actes qui parlent. Selon Jean Rodhain, « c'est tout ce travail de décorticage pour que chacun se rende compte de la situation de son frère qui [...] est le premier but du Secours Catholique ».

*

Au début des années 70, une prise de conscience sur la nécessité d'agir sur les politiques publiques advient, et conduit à la création d'une

commission « action institutionnelle ». Les témoignages et analyses des délégations départementales permettent d'alimenter les travaux de commissions parlementaires, de groupes de travail inter-associatifs, par exemple autour de la conception du RMI. En 1988, cette pratique aboutira à un petit livret intitulé *Et les pauvres, Monsieur le Président ?* largement diffusé, et remis aux deux derniers candidats à l'élection.

C'est une tradition qui est née ! Désormais, à chaque élection présidentielle, mais aussi à partir de 1993 pour les législatives et à partir de 1995 pour les municipales, le Secours Catholique interpelle les candidats sur leurs projets de lutte contre la pauvreté. Les années 80 auront été marquées par la prise de conscience que la crise dont on parle depuis les chocs pétroliers s'installe durablement, et fragilise bien au-delà du « noyau dur » de la pauvreté. On parle de « nouvelles pauvretés », c'est l'époque de la création de la Banque alimentaire et des Restos du Cœur. Des initiatives sont prises pour rassembler des personnes isolées, pour leur permettre

de se déculpabiliser, découvrir leurs talents et pour imaginer des solutions ensemble.

En 1985, les enjeux de la 5^{ème} décennie proclament l'option préférentielle pour les pauvres : s'associer avec les pauvres, donner à notre action une dimension universelle, vivre la concertation et la coresponsabilité. Désormais, des invités des Caritas du Sud viennent séjourner dans les délégations chaque année. Ils portent un regard décapant sur la société française et les actions menées. Frappés par le « tout consommation », l'isolement des personnes accueillies par les équipes locales et nos manières d'agir — l'accompagnement scolaire centré sur le seul enfant, sans prendre en compte sa famille, le manque d'analyse fine des situations, l'absence de réflexion menée avec les personnes rencontrées, les secours accordés sans contrepartie, le peu d'évaluation de nos actions -, ils ont contribué à faire évoluer les pratiques. De nouvelles relations s'engagent entre bénévoles et personnes accueillies, ou en difficulté, avec de nombreu-

ses questions sur les appellations et les statuts auparavant rassurants et stigmatisants. Ils deviennent plus flous, invitant ainsi chacun à réfléchir à son langage, qui ne peut être le même lorsque des personnes « bénéficiaires » de nos aides sont présentes, et elles-mêmes en situation d'aider ou de construire...

Certaines délégations ont gardé des liens avec des Caritas pour travailler sur une démarche prospective, les processus de décision avec un groupe de personnes vivant la pauvreté et les méthodes d'animation non formelles qui facilitent l'élaboration d'une réflexion avec elles. Tout ce travail a nourri la formulation « s'associer avec les pauvres pour construire une société juste et fraternelle ». Les formations insistent sur le « s' » : il s'agit bien, non pas d'associer les personnes à nos projets, mais de leur permettre de formuler les leurs et de nous y associer... Avec toutes les questions que cela peut poser en cas de désaccord. Cela suppose évidemment une relation forte de confiance. De nombreux débats sont nés de ce slogan, quand il était pris

au sérieux : sur la vision de la société que nous voulions contribuer à construire et toutes les remises en question qu'elle provoquait, sur la place des personnes en précarité qui, en évoluant, transformait les équilibres de pouvoir, ce qui était parfois mal vécu.

*

Au début des années 2000, plusieurs initiatives voient le jour. De grands rassemblements sur plusieurs jours qui mêlent temps de créativité ou de détente et réflexion en petits groupes avec bénévoles, personnes en précarité et salariés, sur des thèmes émanant des groupes existants, aboutissent à l'interpellation des pouvoirs publics dont des représentants sont invités à participer à un moment. Tous ces projets se fondent sur l'importance du lien entre les personnes et la force du vivre-ensemble où les statuts s'estompent et la réciprocité peut s'envisager. Un nouveau mode de présence dans les quartiers s'expérimente. Aller à la rencontre des habitants sans projet, sans support, pour créer des relations de confiance facilite la constitution de groupes de travail sur les préoccupa-

tions des habitants, et leur intervention dans le débat public en vue, par exemple, d'aménager un rond-point dangereux ou de créer une crèche adaptée.

Entre 2006 et 2008, une recherche-action collective (formuler une question, poser des hypothèses, les vérifier) est menée par une douzaine de groupes : des personnes vivant sous tente, des femmes en grande précarité en rural, des demandeurs d'asile, des habitués d'un accueil de jour, etc. Ils approfondissent des questions de société : l'altérité dans le processus d'intégration des étrangers, un habitat qui favorise le lien social, la part de la culture et de la peur dans les relations, etc.

En 1997 des personnes en situation de pauvreté sont associées pour la première fois à une démarche institutionnelle. L'Assemblée nationale vient d'être dissoute en plein examen du projet de loi sur l'exclusion. Des groupes de personnes en précarité se déplacent de toute la France pour assurer une présence au pied

d'un camion qui stationne devant le Palais Bourbon, pour éviter que le projet de loi ne disparaisse avec la nouvelle législature. Peu à peu pour chaque élection — municipale, législative, cantonale ou européenne —, les équipes sont invitées à provoquer un échange dans les groupes de personnes en difficulté pour faire émerger des préoccupations et des pistes d'action. « La clé de notre action institutionnelle est là : plus nous transformerons le Secours Catholique, plus nous nous associerons aux personnes vivant des situations de pauvreté, plus notre action institutionnelle sera crédible, efficace et transformante », affirmait Bernard Thibaud, directeur de l'Action France, en 2004. Lors des municipales de 2008, des contacts entre ces groupes et des candidats ont eu lieu, sous diverses formes : théâtre, forum public, remise de propositions écrites ou rencontre directe avec les candidats, etc. Des groupes de personnes en précarité sont associés à certains travaux, par exemple, pour améliorer les documents et entrer dans les circuits administratifs. En 2007, un petit livret *Pourquoi et*

comment je vote est proposé à la réflexion des équipes et des groupes. En 2014, ils sont invités à travailler à « Si j'étais maire », pour élaborer des propositions concrètes. Les orientations 2006-2011 fixent ainsi le cap : « Le Secours Catholique considère que les hommes, femmes, enfants vivant des situations de pauvreté sont les premiers acteurs de leur développement. Il s'engage à leurs côtés pour lutter contre les causes de pauvreté et d'exclusion et promouvoir le développement de la personne humaine dans toutes ses dimensions. »

Dans tous les Forum Sociaux mondiaux ou européens depuis 2003, le Secours Catholique, aux côtés d'autres organismes (des Caritas, ATD Quart-Monde), a animé des ateliers sur la participation citoyenne des plus pauvres, avec eux bien sûr ! Les discussions sur l'accès au foncier entre des habitants d'un quartier lyonnais qui, surpris d'apprendre qu'ils ne pouvaient pas prétendre aux nouveaux logements, s'étaient formés aux mécanismes juridiques à l'œuvre, et des brésiliens de favelles confrontés à l'im-

possibilité d'acquérir des terrains pour mieux construire, fut riche et porteur d'espoir...

*

Introduisant les Journées Nationales de Lourdes qui réunissent les instances politiques des délégations et services nationaux en mars 2011, Bernard Thibaud, le secrétaire général, interrogeait : « Pourquoi les plus pauvres sont-ils si peu présents dans nos instances de réflexion et de décision ? Nous sommes marqués par ce manque [...] Nos sociétés, en France et dans le monde, sont marquées par ce manque [] » Martine, après avoir vécu à la rue pendant des années, a lancé à Diaconia 2013, un cri que nul d'entre nous n'aurait osé prononcer : « On manque au Christ, on manque à l'Église-Corps du Christ ! » « Les richesses humaines et spirituelles des plus pauvres manquent à chacun d'entre nous et à la société tout entière. Tous les membres du corps sont importants, mais les membres les plus faibles sont les plus nécessaires. Ils constituent un ferment de transformation et de développement pour tous les membres du corps. ». En juin 2014, ce même

rendez-vous accueillait aussi une centaine de personnes en situation de pauvreté, membres des instances de décision du Secours Catholique à différents niveaux, avec trois questions à travailler : « Comment faire évoluer 1) nos pratiques d'aide matérielle, 2) notre approche du bénévolat, 3) nos modes d'organisation, pour favoriser la participation de tous les acteurs ? » C'est bien sûr par l'expérimentation sur place d'une réflexion commune, en groupes mêlant les statuts et histoires des participants, que sont élaborées des propositions. Avec une forte exigence ! Ainsi une personne en précarité, au moment du dialogue en groupe sur « Comment allez-vous continuer à vivre en fraternité, au-delà de ces quatre jours ? », dit : « Si personne d'entre vous ne m'appelle une fois que je serai rentrée, ça n'aura servi à rien. »

L'orientation vers plus de participation, au sein même du Secours Catholique, dans la société et dans l'Église, reste fragile, même si elle s'inscrit dans un courant en développement dans le champ social. Par nature, ces processus re-

posent sur des personnes dont on souhaite que la situation s'améliore, et qu'elles n'aient plus besoin d'aide. Une grande mobilité caractérise les personnes qui ont pu être très engagées. Les bénévoles, les salariés, les membres de bureau connaissent aussi une grande mobilité, avec pour ces derniers des mandats de trois ans, trop courts pour appréhender ce qui se joue dans des relations dans la durée avec des personnes en galère. Mais surtout parce qu'ils remettent en cause un mode d'organisation, des pouvoirs et des modes de fonctionnement, on ne travaille pas avec des personnes qui ont des préoccupations immédiates d'amélioration de leur propre vie, qui ont l'expérience de l'humiliation, de l'absence d'écoute, de l'isolement, qui ne sont pas toujours à l'aise avec l'écrit, comme avec des personnes qui ont l'habitude de parler en public, de tenir un agenda, d'enchaîner les réunions, de prendre des décisions. Il faut imaginer des méthodes différentes, susciter la créativité, prêter une grande attention à chacun, compter avec le temps, la durée, créer la confiance. Cela bouscule les agendas, les modes

de relation, les programmations, toutes choses nécessaires à une institution. Il faut aussi accepter de se laisser surprendre par ce qui se vit, pas toujours conforme à ce qu'on imaginait. Donner une place équitable à chacun, cela suppose que certains changent de rôle, soient présents autrement, ce qui peut être vécu comme un abandon pas toujours simple ! Entre les ambitions affichées et la réalité de la vie locale, entre ce que l'on croit clair dans les discours officiels et ce qui en est compris, entre les désirs ambivalents de chacun dans la relation au quotidien, entre sa propre vision de la transformation sociale et les aspirations de personnes dont la vie

est dure, les écarts sont parfois importants.

*

Même si ce qui est mis en œuvre pour que les plus éloignés contribuent à la construction commune est en fait bénéfique pour tous, l'exigence est forte, comme un idéal à viser, un chemin à construire. Il était ainsi formulé par Bernard Thibaud, secrétaire général, en 2011 : « La tâche politique du SC, sa contribution vitale à la société, c'est d'aller au-devant des plus pauvres, de renforcer leur capacité d'agir, de favoriser leur rencontre avec les autres membres de la société afin que tous puissent découvrir leurs trésors de créativité et d'humanité. »

Vivre ensemble : quand la parole des plus pauvres déplace la perspective...

Par **Laure Blanchon**



Laure Blanchon, sœur ursuline de l'Union Romaine, est enseignante en théologie au Centre Sèvres. Sa thèse de doctorat sur le mystère de l'incarnation, intitulée «Voici

les noces de l'Agneau. Quand l'incarnation passe par les pauvres» s'élabore dans une lecture croisée de récits de vie de personnes en précarité et de récits bibliques.

Dans le sillage du souffle donné à *Diaconia 2013* par la parole du groupe *Place et parole des pauvres*, et ouverts à l'invitation du Pape François à se laisser enseigner et évangéliser par les pauvres (*EG** 198), quelles lumières pourrions-nous recevoir si nous nous mettions à l'écoute des plus pauvres pour penser en théologie la question du vivre-ensemble ?

Commençons par lire le récit de vie de Philippe, tel qu'il l'a raconté sur RCF Méditerranée. Après une vie mouvementée, Philippe arrive à Toulon, en situation de chômage et sans domicile. Il est hébergé à la Maison Saint-Louis (foyer d'hébergement pour hommes seuls), puis il trouve un emploi en CES et s'implique dans la Diaconie du Var.

*. "Evangelii Gaudium".

Philippe commence par dire qu'il était alors « un peu beaucoup galère » et vivait « une certaine pente que j'avais oublié de regrimper, parce que j'avais glissé quelque part ». Les images employées sont celles d'une pente sur laquelle il n'a plus prise. Il tombe dans un « laisser aller » qui culmine jusqu'à « un point où je m'en foutais » et où il devient un « je-m'en-foutiste ». La tournure de la phrase : « ma galère personnelle, c'est d'être allé dans un laisser-aller », laisse percer que Philippe consent à un mouvement où il n'est plus sujet. Son échec à se « remettre en selle » l'amène à dire « tout était terminé pour moi », qu'il décline en perte de confiance en soi et dans les autres. Sa chute est renforcée par un courrier de l'ANPE et des ASSEDIC qui lui envoient une « dispense de recherche d'emploi ». Par ce message non-adressé, il fait l'expérience de ne plus être un autre à qui on parle, cela le fait dés-exister. L'absence d'attente de la part de ces instances sociales (seuls interlocuteurs professionnels en situation de chômage) est vécue comme la négation de sa

capacité sociale et entraîne sa mort sociale : « c'est fini », dit Philippe. Le sujet, devenu un « on » anonyme, entre dans une mort au monde, et *in fine*, une mort à soi-même. Son désir de vie s'effondre.

Mais un appel met un cran d'arrêt à ce processus de mort. Philippe relate ainsi l'interpellation de sœur Françoise :

Un jour, je rencontre sœur Françoise qui me dit : « mais on ne te voit plus Philippe ? » et à ce moment-là, moi, j'étais un peu un peu beaucoup galère, et là je suis revenu voir Marie et elle m'a fait découvrir Massabielle, et depuis, bon, je remonte un petit peu une certaine pente que j'avais oublié de regrimper, parce que j'avais glissé quelque part. [] Eh oui, j'avais dit à sœur Françoise : « bon, ben, je vais aller voir sœur Marie », et là puis après, je disais : « j'y vais, j'y vais pas ? ». Et puis, j'ai dit : « non à Marie, tu as promis, tu ne peux pas faire autrement. »

Cette femme non seulement lui parle, mais l'appelle par son nom et s'inquiète de ne plus le voir. Philippe fait ainsi l'expérience d'être connu par quelqu'un et attendu. Par Françoise, il ré-accède à son lien avec sœur Marie. Cela le réinscrit dans sa propre histoire qui s'était évanouie avec tout le reste. Alors qu'il hésite, un dialogue intérieur se fait jour, un espace où il redevient sujet de sa vie. Il perçoit que ce lien l'appelle. « Revoir Marie, revoir des personnes » est décrit comme « l'oxygène revient » et réenclenche sa capacité de vie. Puis Marie se fait médiatrice pour l'ouvrir à d'autres liens :

Alors je suis retourné voir Marie et puis elle m'a dit : « mais oh ! je vais te présenter à Massabielle¹ ! ». Et puis ça a été un jour, une fois, deux fois, trois, et puis il y a eu la fête de Massabielle ; alors là, bon, elle m'a dit : « je te confie un petit stand, là ». Alors et puis là, ça a été. Alors tous les papiers que j'étais en retard, elle

m'a dit : « comment ça se fait que tu n'as pas ça, ceci, cela ? ». Je lui ai dit : « ben, écoute, parce que moi, je m'en suis pas trop occupé. » « Comment ? ». Là, je me suis fait engueuler, d'ailleurs... (Rire)... Ah oui !... Et puis, elle m'a pris en main, dans un sens, et puis petit à petit, là, en quelques mois, tout s'est remis en ordre et je commence à enfin, à reprendre du poil de la bête !

Il commence à fréquenter ce lieu. Une certaine régularité et un réseau de socialisation se mettent progressivement en place. Lors de la fête de Massabielle, Marie l'appelle et lui « confie un petit stand ». Philippe expérimente ainsi que quelqu'un lui fait confiance et lui donne une responsabilité. Dans son récit, il s'exclame surpris : « Alors et puis là, ça a été ». Il fait l'expérience concrète d'être capable, de réussir ce qui lui a été demandé, d'être quelqu'un à qui on peut se fier. Cet événement lui rouvre le chemin de la confiance

1 . Aumônerie pour personnes à la rue et en grande précarité de la Diaconie du Var.

en soi. Philippe évoque ensuite un moment houleux avec Marie autour de « tous les papiers que j'étais en retard ». Marie attend de lui qu'il se mette à jour et soit en règle. Tel n'est pas le cas et Marie ne craint pas de l'« engueuler » et de poser des exigences dans le lien. Cela permet à Philippe de percevoir la solidité qu'a ce lien pour Marie. La confiance de Marie envers Philippe la rend libre de le pousser jusqu'à ce qu'il se prenne en main et cela porte fruit : « puis petit à petit, là, en quelques mois, tout s'est remis en ordre et je commence à enfin, à reprendre du poil de la bête ! ». L'intonation de Philippe en énonçant ces mots fait sentir la victoire et la joie profonde qu'elle fait surgir en lui. Il est « remis en selle » et entreprend pas à pas la remontée de la « pente qu'(il) avait oublié de regrimper ». L'autre lieu décisif du relèvement de Philippe est l'insertion dans un tissu de liens humains par le biais de l'aumônerie de Massabielle. Philippe dit : « Massabielle, c'est tout et un », locution un peu déconcertante par laquelle il souligne qu'en ce lieu, se

vit une articulation heureuse entre l'accueil de l'unicité de chacun et la joie d'être ensemble.

Qu'est-ce que ce récit et d'autres du même ordre, lorsqu'ils sont mis en dialogue avec les Écritures, font découvrir sur les liens humains, sur le vivre-ensemble ?

Les liens, source de vie ou expériences mortelles... Les paroles d'Amos comme l'histoire de Philippe montrent ce qui advient quand le lien est négateur d'humanité. Les pauvres sont foulés aux pieds par les riches propriétaires du VIII^e siècle av. J.-C., vendus tels « une paire de sandales » (*Am 2, 7*), exploités en affaires, niés dans leurs droits civils. Les structures sociales (ANPE et ASSEDIC), par souci d'efficacité, signifient à Philippe qu'il est vain pour lui de chercher du travail. Alors disparaît le dernier lieu où il était regardé comme ayant sa place dans la société. La dégringolade sociale et professionnelle aboutit à l'affaissement de tout désir, au délitement de son identité, à la mort du sujet. Certaines

relations sont ainsi destructrices de l'individu et "dé-tissent" le lien social. Les dispositifs sociaux contemporains autant que la législation du Pentateuque (*Ex* 20-23 ; *Lv* 18-26 ; *Dt* 12-25) ont à travailler à l'intégration des êtres en voie d'invisibilisation². Lorsqu'elles manquent à leur mission, elles renforcent les dynamiques d'exclusion et risquent de les faire passer pour légitimes aux yeux de ceux qui ont une place dans la société. Mais d'autres situations donnent consistance au lien social. L'appel de Françoise, la responsabilité confiée, l'interpellation de Marie à propos des papiers, les liens tissés avec ceux de Massabielle appellent Philippe vers la vie, réveillent ses capacités, libèrent son goût pour la relation. En *Ez* 34, la figure de David tire les brebis de la dispersion qui les menait à la mort, il sollicite chacune selon ce qui va libérer sa vie. En *Is* 52-53, le serviteur, par sa voix silencieuse et l'offrande de lui-même, fait retentir un appel qui retourne ses persécuteurs, leur ouvre l'accès à leur humanité véritable et leur

dévoile le vrai visage de Dieu sur lequel ils se trompaient, pensant qu'il châtiait le serviteur. Ces situations manifestent la centralité des liens pour tenir dans la vie et advenir à soi, mais aussi l'incidence dramatique qu'une rupture de ces liens peut avoir.

Les liens, enjeu de liberté Les liens peuvent vivifier ou tuer, selon la façon de se rapporter à la liberté d'autrui. La manière d'être en relation sollicite-t-elle la liberté de la personne en faisant appel à ses potentialités non encore exprimées ? Il semble bien que le lien social passe par un face-à-face avec le pauvre, avec les affects que cela suscite. Pensons à la manière dont *Ex* 3 rend compte de ce qui advient à Dieu : il est fixé dans la contemplation des misères de ces hommes, dans l'écoute de leur cri. Cette expérience met en mouvement son être pour descendre, se faire proche, devenir compagnon pour cheminer vers un avenir de liberté. N'est-ce pas du même ordre lorsque Philippe se laisse

2. D'après G. LE BLANC, *L'invisibilité sociale*, Paris, PUF, 2009, p. 179-192.

« tirer » de son « je-m'en-foutisme » par l'appel de Françoise ? Il est touché, bousculé par son nom prononcé par Françoise. Par là, il accède à nouveau à son identité de *Philippe* et sort de l'anonymat. Tant que le corps social fonctionne comme une lutte pour la meilleure place, d'une part le plus faible est inmanquablement poussé aux marges et, à terme, exclu de la communauté humaine, d'autre part, il est impossible aux plus forts de voir les plus faibles, de désirer leur faire une place, et de consentir à ce que ces êtres vulnérables soient partie intégrante de la même humanité qu'eux. Aussi longtemps que l'autre est un concurrent, qu'il est exigé de lui qu'il soit performant pour avoir le droit de vivre, il n'est pas possible de le regarder comme un humain reconnu dans sa dignité, de s'adresser à sa liberté. C'est seulement dans le regard échangé, la rencontre de visage-à-visage que tombent les résistances à faire place à autrui et à tisser un lien avec lui. Une telle expérience relationnelle ouvre la voie pour que s'engage la transformation

intérieure de chacun, une mutation qui fait passer d'un principe formel de solidarité à un engagement pour faire surgir un monde humain. La fraternité s'en-visage, elle ne saurait être sans visage. Lorsque le visage de l'autre touche mon cœur, la parole « qu'as-tu fait de ton frère ? » (*Gn 4, 9-10*) peut frapper à la porte de ma conscience, couper court à mon indifférence. Le retournement advient lorsque je découvre autrui, membre de la même humanité que moi, « l'os de mes os et la chair de ma chair » (*Gn 2, 23*). En parlant avec lui, en le regardant, je peux voir son joug et y reconnaître « la misère de *mon* peuple » (*Ex 3, 7*). Ma liberté est interpellée, mes ressources d'humanité sont sollicitées, et je peux choisir d'œuvrer pour que chaque personne puisse contribuer au corps social.

Les liens, éveil d'un désir de vivre et appel à devenir soi... Certains liens ouvrent l'accès à l'identité et à l'intériorité. Des expériences relationnelles heureuses réveillent en Philippe le désir d'être soi et de vivre en

lien. La confiance faite à Philippe pour tenir un stand sollicite des potentialités apparemment mortes. Sœur Marie a le don de voir ces virtualités enfouies sous la déréliction. Par sa proposition qui laisse à Philippe la liberté de dire *oui* ou *non* tout en l'invitant à s'engager, elle éveille son désir de répondre à la confiance reçue. Isaïe raconte une même expérience : le serviteur sait voir l'aptitude à faire la vérité de ses persécuteurs. Il croit en eux et en leur capacité de changement. Par là, il les engendre à la lumière. En *Ez 34*, le Seigneur, en promettant une alliance de paix, voit les possibles dans les hommes qui, jusque là, sont dépassés par leur péché et la violence. Il leur ouvre un avenir. Le regard de confiance ou la parole bienveillante appelle celui qui en est destinataire, le tire en avant, hors de lui-même et de ses angoisses. Découvrant qu'un autre croit en elle, la personne est encouragée. Elle se risque à exprimer des dons cachés ou une parole retenue jusque-là, elle ose contribuer et s'étonne de se découvrir capable. Philippe, éberlué d'avoir su tenir le

stand confié, se découvre fiable : Marie lui a fait confiance et, dans l'expérience, il voit qu'elle a eu raison. Ainsi peut-être pourra-t-il un jour choisir de croire en lui-même. Se risquer à *être soi* advient dans le regard bienveillant d'un frère comme une grâce. Nul ne naît à lui-même tout seul : tout homme est dépendant de liens avec Dieu et avec des frères pour advenir à soi. Les plus pauvres sont très vulnérables à ces appels qui viennent les solliciter, car faute d'avoir bénéficié de conditions propices durant leur développement, leur liberté a été peu suscitée. Il leur est difficile d'*être soi*, d'oser une parole, de croire en l'importance de leur contribution et de leur parole, d'estimer ce qu'ils sont et font. Ces appels ont donc un poids d'autant plus grand qu'ils sont nouveaux et peuvent devenir des expériences fondatrices.

Les liens, le chemin de Dieu pour se rendre présent... D'après le récit de Philippe et de beaucoup d'autres, les plus pauvres ont à recevoir pour vivre. Ils sont sur ce registre

par nécessité, mais ils sont pourtant les premiers-de-cordée ouvrant la voie par laquelle le corps entier est appelé à passer. Choisir de vivre le don, l'initiative gracieuse sans attente de retour, le pardon non-conditionnel, c'est s'inscrire dans le mode relationnel de Dieu envers les hommes et revenir au plus fondamental : avant de donner, nous avons tous d'abord reçu. Notre vie est un don, nous sommes un don, reçu de Dieu et de nos liens humains. Vivre selon l'alliance, c'est quitter le rivage utilitaire du « je donne pour que tu me donnes » et aller vers celui du « donne parce qu'il t'a été donné »³, c'est faire la vérité sur nos liens en reconnaissant que nous sommes tous débiteurs, recevant la vie de Dieu et des frères en humanité, et entrer en gratitude. Une étonnante vérité se dévoile alors : le corps social se fonde sur la

reconnaissance d'être en dette. Cette dette mutuelle entre une multitude de partenaires ne peut jamais être soldée, elle est constitutive de notre commune humanité et fonde le lien social. Cette conception du vivre-ensemble a partie liée avec un certain visage de Dieu et de l'homme. Elle fait découvrir que Dieu est Donateur de toute vie. Suspendu à notre décision sans imposer son désir, il se tient à la porte et frappe (*Ap* 3, 20), nous espère pour entrer en alliance avec lui. Quel que soit le caractère limité de notre réponse à son appel, Dieu remet entre nos mains humaines de lui donner corps au cœur de nos liens. Un homme, Jésus, « n'a été que oui » (*2 Co* 1, 19). En sa personne, le désir de Dieu autant que les lentes maturations humaines trouvent leur accomplissement définitif.

3. P. RICOEUR, *Amour et justice*, Paris, Le Seuil, 2008, p. 39.

L'imprévu de la vie

Par **Michel Gendronneau**



Michel Gendronneau, prêtre-ouvrier de la Mission de France est aujourd'hui en retraite.

J'ai travaillé sur les chantiers du bâtiment. Avec ce choix de vie, la rencontre de la précarité ne m'a pas demandé beaucoup d'efforts pour être vécue.

Une vie de précaire

Les chantiers du bâtiment, à l'inverse d'une usine (du moins à cette époque) étaient des lieux qui s'ouvraient et se refermaient régulièrement. Embauché en début de chantier, je me retrouvais souvent licencié en fin de chantier. Pendant plusieurs années, la valise était toujours prête à partir. Piloté par les boîtes d'intérim, j'ai habité une grande partie de la France dans mes déplacements de chantier. Lisant les annonces de journaux, je me retrouvais em-

bauché par des entreprises françaises sur des chantiers en Algérie et en Arabie Saoudite.

En France, durant six à sept ans, j'ai travaillé comme intérimaire. Au début, par nécessité : il fallait bien mettre quelque chose dans l'assiette. Peu à peu, par choix. Les boîtes intérimaires drainent un bon nombre de pauvres. S'y trouvaient ceux qui avaient une qualification et ceux qui n'en avaient pas. À ces derniers, on proposait des petits jobs de courte durée et ensuite, c'était l'attente, plus ou moins longue, d'un nouveau job. Une vie de galère qui continue encore aujourd'hui.

Ne rien faire face à une telle situation ne m'allait pas très bien. « Consolez, consolez mon peuple » dit notre Dieu (*Isaïe 40, 1*). Je fus donc élu au comité d'établissement de Manpower pour lequel je travaillais. Nous étions deux délégués élus présentés par nos syndicats CFDT et CGT. Deux parmi les nombreux délégués présentés par la direction. Pour la plupart, c'était des responsables d'agences. Ils n'eurent pas beaucoup d'efforts à faire pour nous mettre en marge. Les structures syndica-

les trouvaient que c'était important, mais elles ne s'y précipitaient pas.

Vivre à la rue et ermite

Depuis un certain temps quelque chose me trottait dans la tête. Un beau matin, je pris mon sac à dos avec, dedans, mon sac de couchage et je partis vivre à la rue comme les SDF. Vivant en tout comme eux, couchant à la rue, mangeant là où l'on servait des repas, cherchant les endroits pour les toilettes, pour se laver ou pour se reposer dans la journée. De cette dure école, j'ai gardé bien des choses.

Aujourd'hui, depuis plus de douze ans, je vis la condition d'ermite. Quel lien peut-il bien y avoir entre la vie avec les SDF et la vie dans un ermitage ? Ou dit en d'autres mots : comment cette vie à la rue a-t-elle eu des influences sur mon existence de priant aujourd'hui ?

Se mettre au clair avec le temps

Vivre à la rue, c'est passer sa journée avec pra-

tiquement rien. Il faut, sans s'énerver ou s'affoler, que le temps aille à son rythme du matin jusqu'au soir. Laisser le temps au temps de se faire et marcher à son pas. Mettre ses pas dans les pas du temps avec son tic-tac incessant.

En ermitage, en dehors du programme de vie à suivre scrupuleusement, il n'y a rien qui presse. Le temps se déroule et a, en définitive, peu d'importance. Apprendre à rester calme et serein en face du temps qui passe. Devenir un veilleur, comme Dieu l'est lui-même.

S'asseoir et faire la manche

Le matin, un certain nombre de SDF disaient qu'ils partaient au boulot. En fait, ils allaient s'asseoir à l'entrée d'un supermarché ou d'un endroit fréquenté et là ils faisaient la manche en attendant le bruit d'une pièce qui tombe dans l'escarcelle.

Comme l'hôte de la rue, la prière a besoin qu'on prenne le temps de s'asseoir. Avec un ami comme Jésus, la rencontre demande du temps d'autant que la manifestation de sa pré-

sence ou de sa venue n'est pas programmée : elle est une démarche de conversion. Prendre le temps de s'asseoir pour prier pour mes frères et sœurs est pour eux une marque de respect et de considération que l'ermite leur donne.

Assis là, il faut apprendre peu à peu à faire la manche. Humainement, même si on est SDF, la chose n'est pas si facile que ça. Assis pour la prière, je tends la main et j'apprends à faire la manche auprès de Dieu. Endosser l'habit de mendiant parce que Jésus, « *de riche qu'il était, s'est fait pauvre* ». Tendre les mains pour qu'il y dépose un peu de chaleur divine pour notre humanité qui a froid.

Le combat de la prière et le service d'humanité

Pour vivre à la rue tous les jours, il faut oser le combat de la vie. Arrêter ce combat est, à coup sûr, la mort. Tous les jours, il ne faut pas se laisser impressionner par la situation, mais chercher et aller aux endroits nécessaires à la vie tout en évitant les endroits « aux coups

durs ». La prière est la plupart du temps un combat, même si de temps à autre il est donné des temps de grâce. Il faut parfois se faire violence pour donner à la prière tout le temps nécessaire et même plus, pour mettre sans arrêt un peu d'ordre dans sa tête. La prière est un combat parce que, souvent, il faut cheminer dans l'ombre, et, de temps à autre, dans la nuit, avec la seule certitude que le Seigneur est fidèle et qu'il est là. De toutes façons, il honorera le rendez-vous de sa présence. Nuit de la prière qui fait la communion avec la nuit de l'amour à laquelle sont confrontés un certain nombre d'hommes et de femmes. Nuit de l'amour dû à la haine, à la violence, à l'exclusion, au repli sur soi.

Pour améliorer la vie des SDF, l'invitation est

faite à chacun et à chacune de se faire serviteur. À la rue, un certain nombre font tourner le SAMU social, s'activent pour les repas, passent du temps à écouter. L'ermite, tous les jours, emploie une partie de son temps à dire au Seigneur la souffrance des hommes et à le remercier pour les joies. Là est le service d'humanité que l'ermite assure dans la prière par sa vie de silence et de solitude. Tout cela, il le porte et il le vit dans sa propre chair d'homme.

*

Si déjà j'avais goûté à la précarité comme prêtre-ouvrier sur les chantiers du bâtiment, la rue m'a fait me coltiner avec une précarité bien plus radicale. Aujourd'hui, je vis tous les jours cette précarité, ne serait-ce qu'en vivant le silence et la solitude.

Petites visites auprès de veuves dans la Bible

Par **Pierre Chamard-Bois**



Membre de la Communauté Mission de France, Pierre est dans l'équipe de Basse-Bretagne.

Il participe régulièrement à l'animation de la session «Bible et Mer».

La Bible n'oublie pas les veuves. Elles y reçoivent même une attention toute particulière. Elles sont souvent associées à l'étranger et à l'orphelin dans le Premier Testament. « Ne détourne pas le droit de l'étranger, de l'orphelin, ne mets pas en gage le vêtement de la veuve. » (*Dt 24, 17*). Comme pour eux, la place des veuves est incertaine dans la société des humains. Amputées d'une référence masculine, elles vivent de la charité qu'on voudra bien leur accorder. Que pourrait-on attendre d'elles ? Que pourraient-elles apporter à leur famille, à la société ? Elles survivent à l'ombre d'un disparu, exclues trop tôt des femmes dont le ventre est encore promesse d'avenir. Leur rendre visite n'est ni temps, ni peine perdue. Chez elles, le divin y trouve à demeurer.

La veuve de Sarepta

C'est au chapitre 17 du premier *Livre des Rois*. Élie, le prophète, a annoncé une sécheresse à durée indéterminée sur Israël. Devenu *persona non grata* dans son propre pays, il trouve refuge près d'un torrent isolé. Il y avait de quoi boire, et le ciel le ravitaillait matin et soir par des corbeaux assidus. Mais le SEIGNEUR ne semble pas aimer laisser un prophète désœuvré trop longtemps. Les jours ont toujours une fin, et le torrent s'assèche, comme Israël, sans qu'aucune source ne sorte du rocher pour le désaltérer.

⁸ Et ce fut la parole du SEIGNEUR vers lui, disant :

⁹ « Lève-toi et va à Sarepta qui est à Sidon. Tu habiteras là. Voici, j'ai ordonné là à une femme, une veuve, de te soutenir. »

Le texte ne précise pas la tête que fit Élie quand il apprit que la source sera une veuve, étrangère de surcroît. Ce ne sera pas la fête tous les jours chez elle.

¹⁰ Et il se leva, et il alla à Sarepta et il vint à l'entrée de la ville. Et voici, là, une femme, une veuve, ramassant du bois. Il l'appela et lui dit :

« Prends, s'il te plaît, un peu d'eau pour moi dans un récipient, et je boirai. »

¹¹ Et elle alla pour (en) prendre. Et il l'appela et dit :

« Prends, s'il te plaît, pour moi, un morceau de pain dans ta main. »

Oui, c'est bien elle. Elle va chercher de l'eau sans rechigner. Mais à Sidon, les corbeaux ne sont peut-être pas aussi arrangeants qu'au torrent : s'il te plaît, un peu de pain aussi.

¹² Et elle dit :

« Vivant est le SEIGNEUR, ton Dieu ; il n'y a pas pour moi de galette si ce n'est une pleine poignée de farine dans le pot, et un peu d'huile dans la jarre ; et me voici, ramassant deux (morceaux de) bois, je viendrai et je ferai pour moi et pour mon fils. Nous le mangerons et nous mourrons. »

Oups ! La totale. Ohé, n'y a-t-il pas une autre veuve par ici ?

Il y a quelque chose qui cloche dans cette histoire. C'est là que cela devient intéressant. Élie est confronté à l'extrême d'une vie qui ne peut plus survivre. C'est un dernier repas que la veuve prépare, pour elle et son fils. Un repas pour la mort. L'eau ne fait pas encore défaut dans ce pays étranger, contrairement à Israël. C'est le pain qui manque. Dernière poignée de farine, dernières gouttes d'huile. Elle était venue chercher deux morceaux de bois pour cuire le dernier pain. Bientôt, elle et son fils seront comme ces deux morceaux de bois : consumés, sans reste, disparus. La femme est blessée à mort par la disparition de son mari. Mais n'y a-t-il pas dans ce pays quelqu'un qui se soucie d'elle ? N'a-t-elle personne à qui tendre la main ? Ce n'est pas le propos de ce texte. La veuve n'est pas seulement une habitante de Sidon qui a perdu son mari, le fils n'est pas seulement un garçon qui se retrouve sans père. Il nous faut prendre de la hauteur. Le texte nous emmène par la main là où ce qui en nous, et

entre nous, ne manque pas encore d'eau pour la vie, mais de pain pour une parole qui appelle à vivre. Une vie sans une parole qui la fonde est inexistence. À quoi bon vivre si personne ne m'attend, ne me reconnaît plus, ne me demande rien, si on m'évite, me regarde de haut, me confine à la dépendance charitable ? Derrière la précarité économique ou sociale, la précarité d'espérance.

¹³ Et Élie lui dit :

« Ne crains pas, va, fais selon ta parole. Seulement fais-moi alors une petite galette, en premier. Tu (la) feras sortir pour moi. Pour toi et ton fils, tu (en) feras après.

¹⁴ Car, ainsi a dit le SEIGNEUR, le Dieu d'Israël :

"Le pot de farine ne s'achèvera pas, la jarre d'huile ne manquera pas, jusqu'au jour où le SEIGNEUR donnera une averse sur la surface du sol." »

Élie fait fort. Ni paroles réconfortantes, ni comité de soutien. Un petit rien, un détail. « Fais

selon ta parole. Seulement...» Le prophète se glisse entre elle et elle. Une petite galette d'abord, pour lui. Et une parole, celle du SEIGNEUR d'Israël, entre la parole de la femme et la mise en œuvre de son projet sans lendemain. Un prélèvement sur le dernier reste-à-vivre, et un cadeau sans prix, une parole, à elle adressée, venant du SEIGNEUR. Une telle parole ne peut s'entendre que dans une ultime retenue, au moment de refermer définitivement la porte. Le prophète s'est trouvé là, en ce moment unique et fugace. Certains entendent là, par la bouche d'un frère, une parole qui relève. Pour d'autres, personne ne vient et la porte se referme : mystère des vies qui semblent disparaître dans la solitude. Espoir fou qu'elles soient quand même recueillies là où on ne sait dans une étreinte de douceur.

La parole du SEIGNEUR tient sa promesse : ni le pot de farine, ni la jarre d'huile ne s'épuiseront. La femme et le prophète vivront. Mais le fils va mourir. Pour un fils, il y faut un autre pain. Un fils sans père ne peut vivre longtemps comme fils. Mais le SEIGNEUR ne l'abandonne pas. Le prophète implore le ciel.

²² Le SEIGNEUR écoute la voix d'Élie et l'être de l'enfant revint à l'intérieur de lui et il fut vivant. ²³ Et Élie prit l'enfant, le fit descendre de la pièce-haute dans la maison et le donna à sa mère et Élie dit :

« Vois, vivant (est) ton fils. »

Ce fils est né d'en-haut. Il est donné à sa mère pour la vie. Le Père, invoqué par Élie, en prend soin quand elle ne pouvait plus rien pour lui. En recevant ce fils nouveau-né, la femme reçoit aussi le Père de son fils. « Maintenant, ceci je le sais : tu es un homme de Dieu » dit-elle en reconnaissant sa bienveillance dans les paroles et les actes du prophète.

La veuve du Temple

Jésus, un jour, s'assoit devant le trésor du Temple. Il observe la foule y jeter de l'argent. Une veuve, pauvre, vient et y jette deux piécettes, soit quelques centimes, une offrande infime. Il appelle ses disciples et leur dit :

« Amen, je vous le dis, cette veuve, pauvre, a jeté plus que tous ceux qui jettent quelque chose dans le trésor. Tous, en effet, jettent de leur superflu, mais elle, c'est de son indigence qu'elle a jeté, tout ce qu'elle avait, tous ses moyens de vivre. » (*Marc 12, 43-44*)

Ce que fait la veuve est démesuré. Elle ne donne pas plus que tout le monde au regard de ses ressources. Ce texte ne donne pas en exemple la veuve, pour dénoncer les personnes à l'obole courte. Il révèle ce qu'elle fait : rien moins que donner tout ce qui lui permet de vivre. Il faut bien un fils né d'en-haut pour voir cela au milieu d'une foule.

Qui, mieux que celui qui livre sa vie pour la multitude, est capable de discerner ce qui dans l'humain est appelé aussi à se donner ? La veuve du Temple n'est pas une exception parmi les humains, elle figure quelque chose qui est voilé en chacun, la plupart du temps ignoré, souvent redouté, parfois haï. Le rapport que nous entretenons avec cette précarité originaires de notre vie informe nos comportements face à la

précarité qui nous entoure et qui parfois nous frappe de plein fouet.

Le Temple a été construit pour être demeure du divin parmi les humains. L'argent et la richesse de la construction, qui impressionnent même les disciples, le défigurent. Il n'en restera pas pierre sur pierre annonce Jésus. Le SEIGNEUR d'Israël s'y trouve-t-il encore ou a-t-il déserté ces lieux de trafic et de grandiloquence ? L'évangile y répond : le Père qui donne tout de sa vie aux humains dans son Fils, ce Père se donne encore à contempler sous la figure de cette veuve, pauvre parmi les pauvres, qui donne, comme lui, toute sa vie. Il n'a pas abandonné le Temple que son peuple a bâti pour lui. Mais il n'est pas dans le saint des saints : il vagabonde dans ses marges sous les traits de cette femme. « Amen, je vous le dis, qui voit cette femme voit le Père » aurait peut-être pu dire Jésus à des disciples qui entendront plus tard, bien plus tard, de sa bouche : « Celui qui m'a vu, a vu aussi le Père » (*Jean 14, 9*).

Mais deux autres veuves nous attendent encore : Noémie et Ruth.

Noémie et Ruth

Dans la mémoire, Ruth a donné son nom au livre où il est parlé d'elle et de Noémie. Mais elles sont inséparables. Noémie avec ses deux fils, de Bethléem, suivit son époux vers le pays de Moab, chassés par une famine en Juda. Elle y perdit ses trois hommes et se retrouva seule avec ses deux belles-filles. Elle décida de rentrer au pays. L'une d'elles, Ruth, la supplia de l'accompagner. Au retour, Noémie laisse éclater son désespoir :

« Ne m'appellez pas Noémie ; appelez-moi Mara — amertume — car le Tout Puissant m'a fait très amère. Moi, je suis venue remplie, et le Seigneur me ramène sans rien. Pourquoi m'appelleriez-vous Noémie, car le Seigneur a témoigné contre moi, et le Tout Puissant m'a fait mal ? » (*Ruth* 1, 20-21)

Là aussi, une femme au bout du rouleau, sans descendance, sans ressource. Ruth, l'étrangère,

va glaner auprès des moissonneurs de quoi survivre pour elles deux. Elle y rencontre Booz, le propriétaire des champs. Après différents épisodes, il épouse Ruth qui enfante un fils. Mais, surprise, cet enfant sera considéré comme le fils de sa belle-mère.

Noémie prit l'enfant et le posa sur son sein, et elle devint pour lui une nourrice. Les voisines lui donnèrent un nom, en disant : un fils a été enfanté à Noémie ! Et elles l'appelèrent Oved. Ce fut le père de Jessé, père de David. (*Ruth* 4, 16-17)

Noémie, veuve et « orpheline de ses fils », n'est plus rien, même à ses propres yeux. Ruth, veuve et étrangère, est moins que rien en Israël. Et pourtant Ruth se faufile dans le désespoir de Noémie. Le salut va venir par elle, qui va glaner dans les champs ce qui est réservé, par la Loi (*Dt* 24, 19), aux veuves, aux orphelins et aux étrangers. Booz qui l'épousera respectera aussi la Loi à travers le lévirat¹, mais appliquée

1. « Lorsque des frères demeureront ensemble, et que l'un d'eux mourra sans laisser de fils, la femme du défunt ne se mariera pas au dehors avec un étranger, mais son beau-frère ira vers elle, la prendra pour femme, et l'épousera comme beau-frère. » (*Dt* 25, 5ss)

pour Ruth et non pour Noémie. La naissance du fils fait brèche dans la généalogie, même si celle donnée à la fin du livre — « Booz engendra Oved ; Oved engendra Jessé ; et Jessé engendra David » (*Ruth* 4, 21b-22) — ne laisse plus rien deviner. Les veuves sont devenues invisibles, et pourtant c'est par elles qu'est passée la promesse. Dans cette histoire, Ruth est le secret de Noémie : un messie naîtra un jour à Bethléem, dans la descendance de David

dont le grand-père, Oved est né des entrailles d'une étrangère, veuve. Elle a reconnu le Dieu d'Israël et a trouvé place dans le peuple de la promesse par une Loi qui ne l'a pas méprisée. Dans la généalogie de Jésus, le nom de Ruth annonce que l'Évangile est pour la multitude. Dans la Bible, les invisibles font l'histoire, au lieu même de la plus grande précarité. Il est bon de leur rendre visite pour y entendre une Parole qui ouvre les portes de l'espérance.

Legs : Le don de la vie... en héritage

*L*a Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

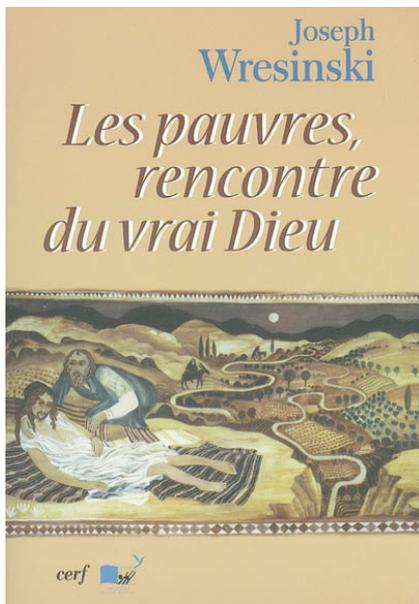
*Pour plus d'informations,
n'hésitez pas à contacter l'économiste
de la Communauté Mission de France,
Père Claude Fiori au 01 43 24 79 58*





Les Pauvres, rencontre du vrai Dieu,

Joseph Wresinski, Cerf – Editions Quart-Monde, 2005



Le Père Joseph Wresinski, qui a été en lien avec la Mission de France avant son ordination, a écrit des pages très profondes sur la spiritualité qu'il a découverte dans la solidarité qui le liait aux personnes du Quart-Monde. Oui, il y a de la foi là où on ne l'attend pas. Comme le dit le pape François, « l'option pour les pauvres est une catégorie théologique. Je désire une Eglise pauvre pour les pauvres. Ils ont beaucoup à nous enseigner. Par leurs propres souffrances, ils connaissent le Christ souffrant. Accueillons la mystérieuse sagesse que Dieu veut nous communiquer à travers eux » (La joie de l'Évangile n°198).

Dominique Fontaine

La foi en Quart Monde : quand il n'y a plus que Dieu

« Mettons-nous en présence de ces hommes et de ces femmes, de ces familles et de ce peuple qui incarnent la misère de notre temps, héritiers des pauvres qui, il y a deux mille ans, se bouscullaient sur le passage de Jésus-Christ ()

Descendons vers ce « monde en bas », au foyer des Beauchamp. Les parents, sept enfants, plus un beau fils, s'entassent comme ils le peuvent dans une existence où l'énervement, l'excitation ne cèdent la place qu'à l'abattement ou à la paralysie de l'insécurité. La vie paraît d'autant plus saccadée, sans ordre ni rythme que personne ne travaille.

Mais alors, nous qui cherchons ce que les pauvres nous révèlent de Dieu, que trouvons-nous au foyer Beauchamp pour nourrir notre méditation ? La foi dans le Dieu des Evangiles, où est-elle en cette existence morcelée, rétrécie, privée de sens ?

Avoir la foi, c'est avoir fait la rencontre personnelle de Jésus-Christ dans sa vie, l'avoir introduit dans son existence quotidienne afin qu'il y demeure présent. C'est pouvoir établir un lien entre sa propre vie et l'histoire de Dieu et du Christ.

Tout cela est-il possible pour les Beauchamp ? Est-ce possible pour toutes les autres familles qui, comme eux, avancent à tâtons dans une existence où les rapports entre les êtres changent continuellement, où un frère devient un rival et le chef de famille un humilié ?

Comment croire ? Comment avoir foi en Dieu, communier à sa vie divine quand personne ne croit en vous et que vous ne pouvez être sûrs de

personne ? Comment comprendre l'histoire de Dieu quand l'existence par trop émiettée, sans direction ni progrès, étouffe tout sens de l'histoire ? Comment interpréter les faits et gestes de sa propre vie en termes de dessein de Dieu quand personne ne vous aide à traduire les efforts qui ont échoué, les intentions muettes qui ne se concrétisent pas, en termes de participation au salut du monde ? Quand vous-même vous ne voyez de vos faits et gestes que le résultat humiliant, la déception apportée aux autres, vos insuffisances et vos incapacités, votre exclusion du cœur des autres ?

La foi impossible et pourtant ...

Un gris matin d'hiver, le jeune Lucien Beauchamp entre dans la cuisine, un crucifix à la main. En fait, il n'y a plus que le corps du Christ, le bois a disparu. « Tu vois, papa, il n'y a plus que Dieu, je vais prendre deux bouts de bois, je vais les attacher et je vais lui faire une croix. »

Foi impossible ?

Noël, chez les Beauchamp, a été un jour comme les autres, pire que les autres peut-être. Il n'y avait rien pour marquer la fête, même pas un repas qui fasse oublier un instant le malheur. Peut-être, malgré tout, ce Noël gâché a-t-il pu aider à comprendre la véritable signification de la naissance de Jésus, de ce Jésus venu parmi les pauvres pour vivre et mourir afin qu'ils vivent ?

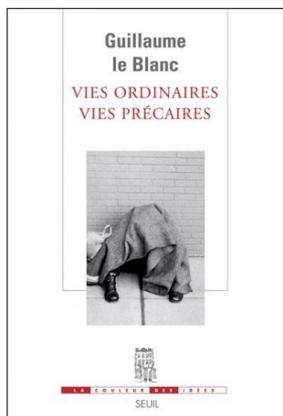
Un soir, j'ai posé la question à M. Beauchamp. Il baisse la tête, ne répond pas. Il réfléchit, puis dit tout bas : « On n'avait rien, c'est trop dur. » Puis, après un moment : « C'est peut-être cela, le mystère de l'Incarnation. » Puis il dit encore, lui qui jamais ne nous a parlé de Dieu, qui jamais n'a manifesté le moindre intérêt religieux : « C'est vrai qu'on a besoin d'être sauvés. Nous sommes de pauvres types. »

Il n'y a plus rien à dire, plus rien à comprendre, il n'y a plus qu'à s'incliner, à prier, à adorer Dieu qui nous attend là où nous ne l'attendions pas. A adorer Jésus-Christ qui nous apparaît dans une splendeur que nous étions incapables d'imaginer.

Révélation qui nous vient de cet homme chétif, mal vêtu, effacé et qui ne sait pas s'exprimer. Devant cet homme et son peuple, que nous reste-t-il d'autre que la contemplation et la prière ? Les pauvres types, n'est-ce pas nous ? ()

Voilà ce que nous devons vivre : les péripéties du Royaume, au jour le jour de nos vies ; en croyant profondément dans les possibilités des hommes, malgré toutes les apparences ; en croyant avec un optimisme acharné et sans borne que l'Amour gagne toujours et que, avec Dieu, l'Amour vit dans les hommes les plus écrasés.

Etre porteur et révélateur de l'espérance, savoir que Dieu veut le bonheur de tous et, d'abord, de ces hommes-là. Faire de chaque moment qu'il nous est permis de vivre un moment de joie, puisque ce moment ouvre une possibilité de rencontrer Dieu et de l'adorer dans ses enfants tant aimés. Un moment de joie parce que nous pouvons y faire les gestes conduisant à entendre Dieu nous redire : « J'ai besoin de vous »



Guillaume Leblanc, Vies ordinaires, vies précaires, Le Seuil, 2007, 300 p.

Vies ordinaires, Vies précaires

Par Nicolas Renard

« La précarité est une injure sociale et non une donnée naturelle » : cette phrase provocante donne le ton de l'ouvrage de Guillaume Leblanc. Ce dernier est philosophe et il cherche le juste moyen pour rendre aux précaires leur dignité d'homme, pour leur rendre la parole. Encore faut-il bien comprendre par quel processus une personne en vient à se trouver dans cette situation. Le langage de l'auteur est parfois difficile mais son propos est éclairant.

Une dépossession de soi-même.

Le livre évoque la place centrale que peut occuper le travail dans une vie. Même pénible ou répétitif, ce dernier reste un lieu qui nous permet d'exister socialement. Les normes ou les règles qu'il impose peuvent être contraignantes, elles n'en restent pas moins le cadre qui permet à une existence de prendre forme et de s'exprimer, que ce soit pour le respecter ou pour en jouer.

Ne plus avoir de travail de façon durable, c'est perdre ses relations de travail, mais, plus profondément encore, c'est perdre cette possibilité de faire des choix et d'exister par soi-même. L'entrée dans la précarité mène ainsi à une forme de dépossession de soi-même, de dépersonnalisation. L'estime de soi est en jeu d'autant que le chômeur en vient à se culpabiliser et reporter sur lui-même l'échec de sa vie professionnelle. La stigmatisation qu'il subit de la part de la société ne va rien arranger. La réduction de certains à leur identité de chômeur, de précaire ou d'assisté va dans ce sens. Le précaire n'a plus de voix au chapitre. Il n'a plus de voix du tout et n'arrive même plus à se dire à lui-même ce qu'il est et ce qu'il vit. Il devient invisible et tombe dans l'inexistence sociale.

La personne qui tombe dans cet état se retrouve enfermée sur elle-même, dans un état de rumination stérile. Elle peut éprouver une profonde souffrance psychique qui s'accompagne fréquemment d'un certain nombre de symptômes physiques.

La perte d'emploi est le plus souvent l'élément déclencheur, mais certaines conditions de travail très dégradées peuvent aboutir aux mêmes conséquences. Les contrats à temps très partiel, les pressions exercées de façon parfois violente pour s'adapter à de nouvelles formes de travail peuvent avoir les mêmes effets. La précarité n'est plus désormais le fait des seuls chômeurs.

Défaire la précarité ?

Comment permettre à celui qui s'est enfoncé dans cette situation de rebondir, de se retrouver lui-même et de retrouver des relations sociales plus équilibrées ? Peut-on « défaire » la précarité ?

L'analyse de Guillaume Leblanc aide à comprendre pourquoi il est illusoire et inutile d'espérer que le retour aux normes puisse se faire rapidement sans un long détour qui permette au précaire de retrouver sa voix/e. Le chemin à faire peut être long et il nécessite quelques détours.

Une personne installée dans la précarité ne peut se réadapter rapidement aux exigences de la vie sociale. Il lui faut retrouver une voix dans un dialogue qui soit re-créateur, dans une rencontre où elle se sente reconnue pour ce qu'elle est et non par son statut de marginale. G. Leblanc appelle à un développement de la politique du soin, ce que les anglo-saxons appellent « care ». Le dialogue doit être renoué au rythme de celui qui n'a plus de repères. Il permettra alors un réinvestissement progressif dans des activités qui ne seront pas immédiatement professionnelles. Il faut ici sortir de la vision utilitariste du libéralisme et considérer que certaines activités méritent la même reconnaissance que les activités immédiatement productives.

Pour être efficace, cette démarche supposerait qu'en parallèle soient reconnus comme droits élémentaires le logement, les soins et les conditions matérielles d'une vie décente.

L'analyse de G. Leblanc montre bien ce qui se joue dans la précarité et les conditions pour en sortir. Ne conviendrait-il pas de mener en parallèle une réflexion sur la distribution du travail dans notre société pour permettre à tous d'être inclus dans ce qui apparaît comme un élément incontournable de reconnaissance sociale ?